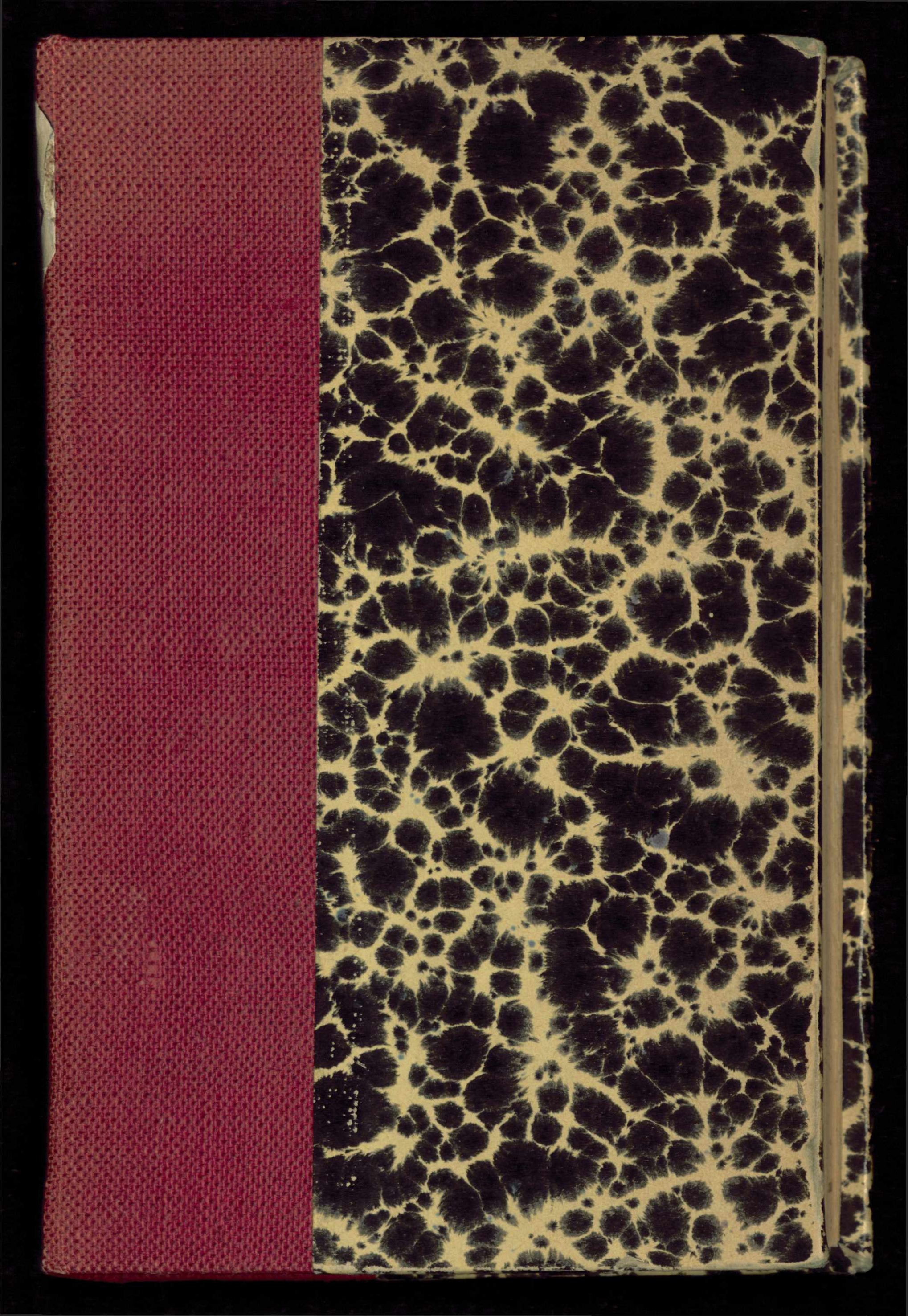
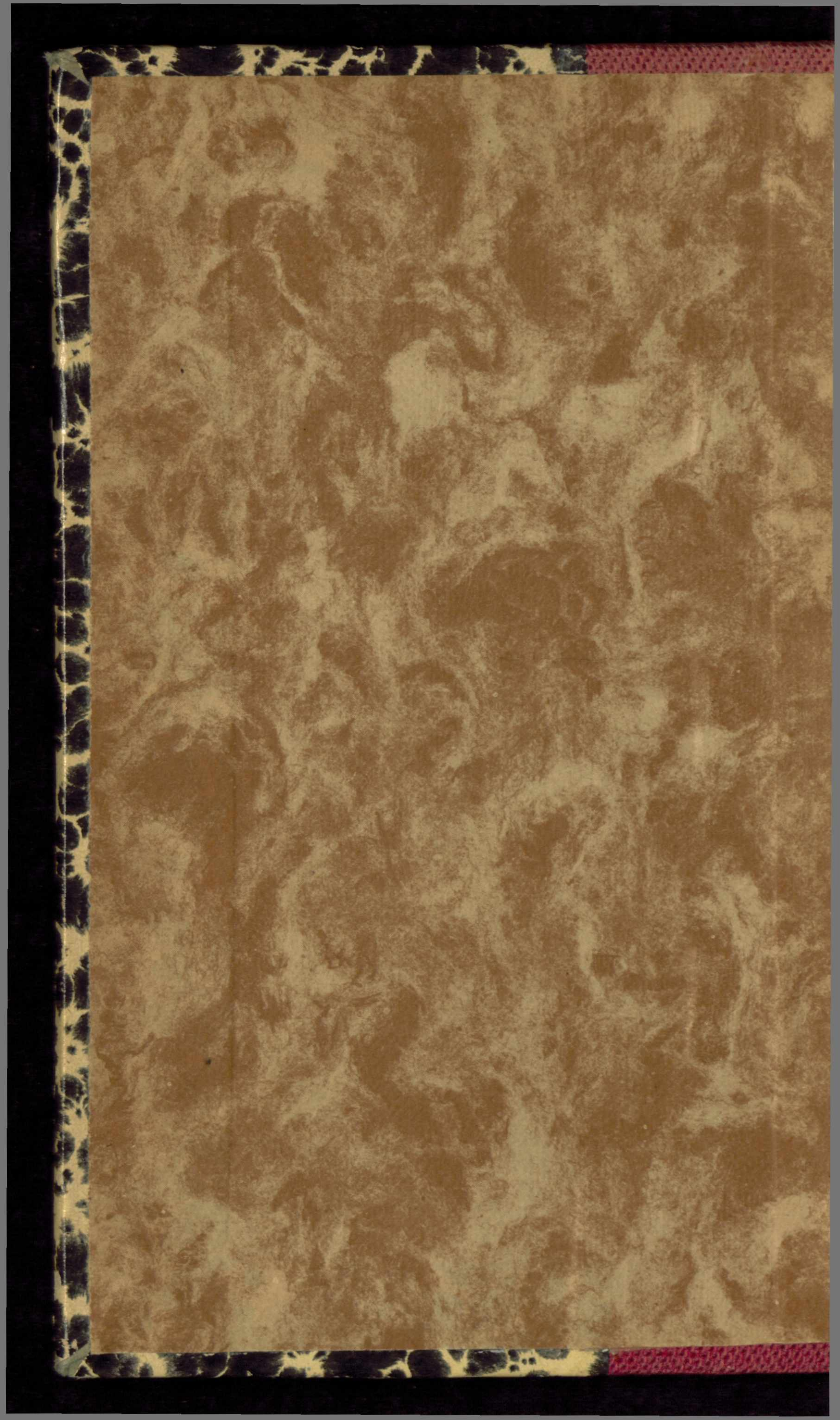
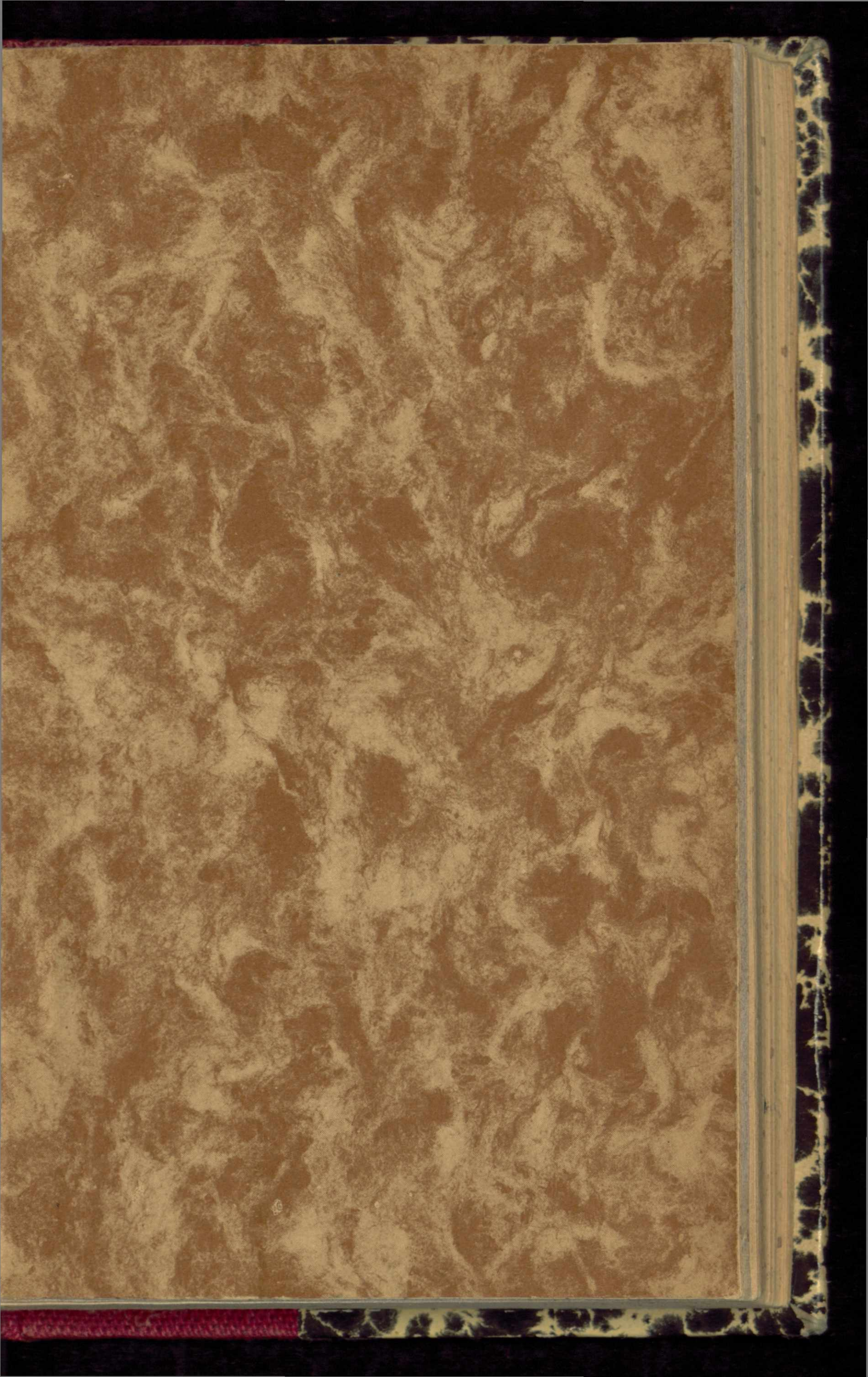
J. GAFFAREL

PROFONDS
MYSTÈRES
DE
LA CABALE
DIVINE











J. GAFFAREL

Profonds Mystères de la Cabale Divine

Traduit pour la première fois de l'original Latin,

par Samuel Ben-Chesed.

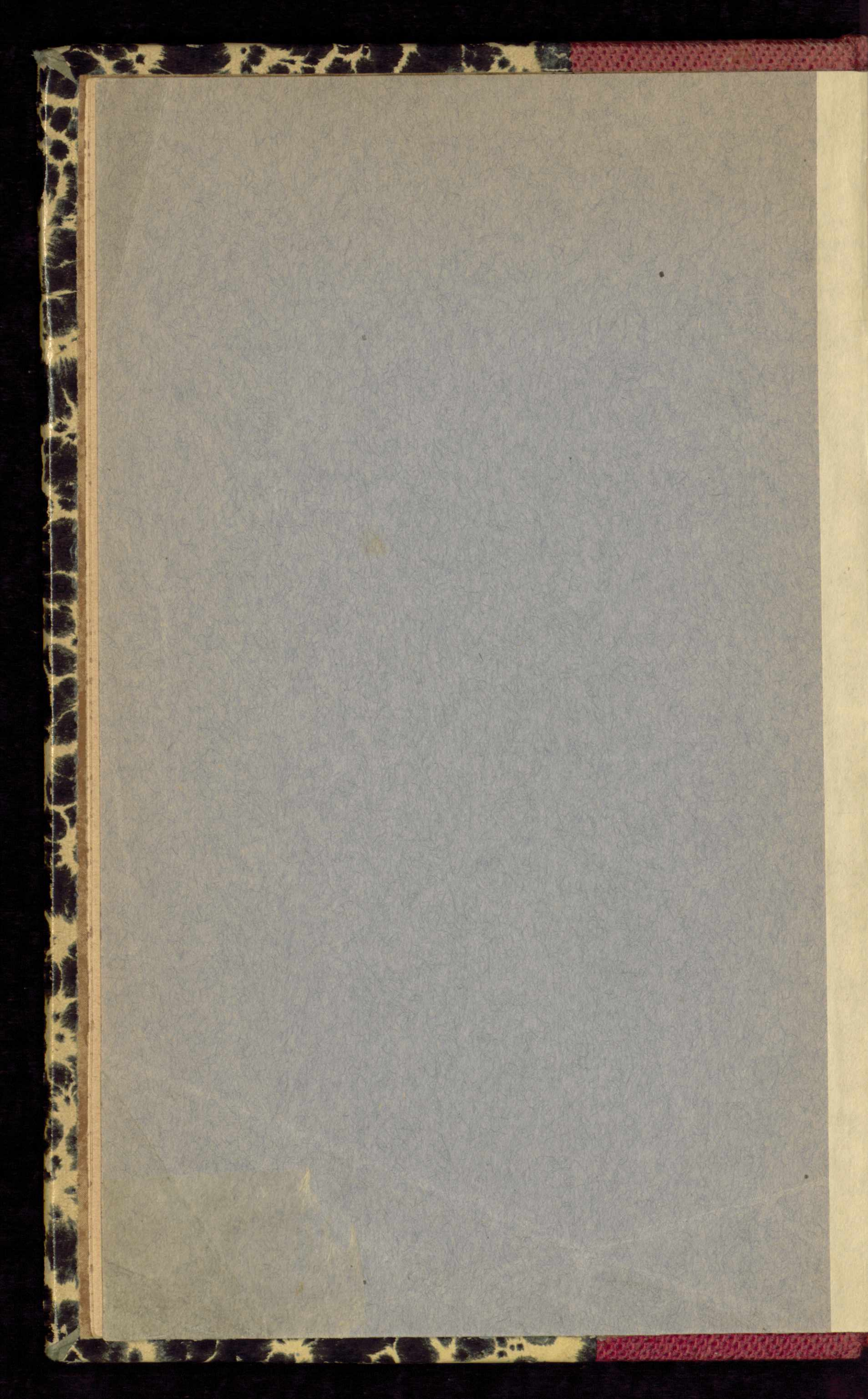
Introduction du Docteur Marc Haven



PARIS
Bibliothèque Universelle Beaudelot
36, rue du Bac, 36

1912





Profonds Mystères de la Cabale Divine

J. GAFFAREL

Profonds Mystères
de la
Cabale Divine

Traduit pour la première fois de l'original

Latin par Samuel Ben-Chesed.

Introduction du Docteur Marc Haven

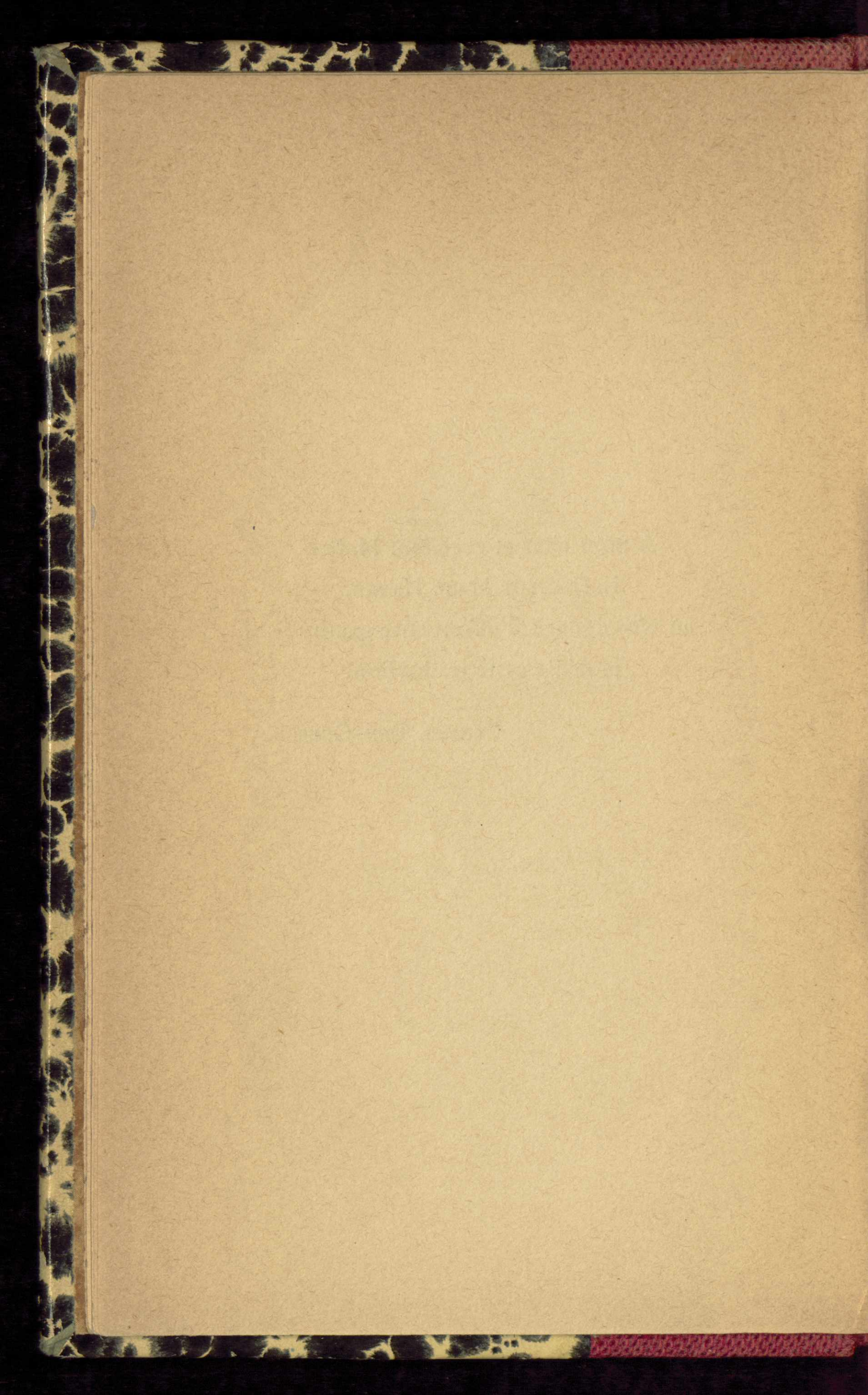


PARIS
Bibliothèque Universelle Beaudelot
36, rue du Bac, 36

1912

A mon cher et excellent Maître
le Docteur MARC HAVEN,
en témoignage d'affectueuse gratitude
je dédie cette traduction.

SAMUEL BEN-CHESED.



INTRODUCTION

Le livre de Gaffarel : *Abdita divinæ Cabalæ mysteria*, dont notre ami Ben-Chesed vient de nous donner une excellente traduction, n'est pas seulement précieux par sa rareté insigne : il l'est encore et surtout par sa valeur instructive.

On sait ce qu'était Gaffarel : né en 1601, en Provence, docteur en droit canon en 1626, il fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu, puis aumônier du roi, et mourut abbé de Sigonce, dans le beau pays où il était né. On le connaît par ses *Curiosités inouyes ;* mais on ignore en général ses autres ouvrages mystiques : sa *Paraphrase* du psaume *CXXXVI*, son *De Fine Mundi*, traduction du traité cabalistique de Rabbi Elcha ben David (1629), son *Index Codicum Pici Mirandulæ*, répertoire du Zohar

(1661), son *Nihil fere Nihil* (1635), qui avec *l'Abdita divinæ Cabalæ* (1625) sont en effet des plaquettes introuvables et que peu de bibliothèques possèdent. Gaffarel joignait à l'érudition le désir de convaincre : on dit que le cardinal de Richelieu comptait sur lui pour l'aider à accomplir son rêve de la réunion des religions.

Les Profonds Mystères de la divine Cabale contiennent-ils tous les trésors de la mystique hébraïque ? Non, certes, et ce n'était ni le but ni la prétention de l'auteur ; mais ce traité prépare à l'étude des textes sacrés, attire vers ces recherches les esprits encore ignorants de toute exégèse cabalistique en leur démontrant, d'une façon indiscutable, qu'il y a des mystères dans la « Thorah », qu'il existe une science de ces arcanes, que les voies de la Kabbale mènent aux portes du Ciel.

Ce livre est donc écrit pour des profanes, contre les détracteurs de la Kabbale, pour justifier son existence et prouver sa valeur. Considéré à ce point de vue, il est admirablement fait, très conforme à son but. Il est à lire et à classer dans sa bibliothèque à côté des Philippe d'Aquin, des Reuchlin, des Pic de la Mirandole, parmi les anciens ; non loin de Drach, de Molitor, du Tarot de Papus, parmi les plus modernes.

Préparé par la lecture de ces auteurs, l'étudiant pourra ensuite se permettre l'étude des textes eux-mêmes, du Sepher Ietzirah et du Zohar, tous deux traduits en français aujourd'hui : alors, s'il est appelé à la vie spirituelle, ces pages lui deviendront lumineuses. Mais il s'attaquerait en vain à ces études, s'il n'a tout d'abord lu et assimilé les ouvrages préparatoires que nous avons cités, s'il n'a assoupli son cerveau aux formes hébraïques, habitué son âme à la vie mystique. Le Zohar lui resterait lettre close, même s'il se bornait à faire œuvre de critique ; c'est ce qui arrivé aux Franck, aux Karppe, gens de mérite, respectables érudits cependant. Les textes de la Kabbale restent ignorés, la doctrine secrète aussi cachée après leur vulgarisation qu'elle l'était auparavant. C'est le destin et la glorieuse caractéristique des mystiques d'être insaisissables à la foule, impénétrables aux savants ; toute incursion dans leur domaine, toute dissection, toute explication n'atteint rien de leur réalité ; historiens et critiques demeurent à la porte, examinant les ronces ou les sculptures qui la recouvrent, grattant le sol devant l'huis fermé, et lorsqu'ils se retirent, croyant avoir exploré, décrit et suffisamment profané le sanctuaire, le temple, inviolé garde pour les enfants d'amour son magique parfum et

ses profonds secrets aussi purs qu'avant leur vaine incursion dans ces régions qui ne peuvent être les leurs.

Celui-là seul pénétrera les mystères de la Kabbale et verra les lettres de feu qui aura été élu et dont les yeux se seront usés à force d'avoir veillé et pleuré, dont les cheveux auront blanchi, dont le cœur sera à Jérusalem, dont les pieds auront foulé le sol sacré sous les cèdres du Liban. Celui-là, se souvenant du chemin parcouru, des livres initiatiques devenus inutiles pour lui, en parlera à ceux qui le suivent sur la route ; loin de les rejeter, il en ploclamera la vertu ; il citera le nom de Gaffarel avec celui des ancêtres qui lui furent bienfaisants, et le jeune chercheur, alors, sera joyeux de trouver sous sa main les *Profonds Mystères de la divine Cabale* pour les méditer, les scruter et faire, grâce à eux, un pas de plus vers les cimes où resplendit la Vérité tri-une.

Dr Marc Haven.

Profonds Mystères

de la Cabale Divine

défendus contre les sophismes des Philosophes.

Dédiés

au Très-Illustre et Révérendissime Cardinal,

Armand de Richelieu.

Par JACQUES GAFFAREL,

originaire de Mannes-en-Provence

PARIS

Chez Jérôme Blageart,

Imprimeur, rue des Carmélites, près D. Hilaire.

Quartier du Collège des Lombards.

—

1625

Avec privilège du Roi et approbation des docteurs.

AU TRÈS-ILLUSTRE ARMAND DE RICHELIEU,
CARDINAL DE LA SAINTE EGLISE ROMAINE, etc.

Les grandes villes n'offrent rien de plus remarquable, à l'admiration des curieux, que les palais superbes, qui abritent la très haute puisssance des Rois.

Pour toi, Armand, gloire éclatante du Sacré Collège, tous, nous te proclamons le Palais magnifique dé l'église du Christ ! Et cela, non seulement parce que ton nom (Armand, en hébreu signifie Palais) semble heureusement t'y prédestiner ; mais, parce que les faits l'ont heureusement prouvé.

Tant de vertus, qui brillent si vivement chez toi, ne sont-elles pas les colonnes de

marbre qui soutiennent l'édifice ; tant d'actes héroïques, par toi n'en sont-ils pas les vitraux resplendissant du plus brillant éclat; enfin, ta science, si étendue, des choses humaines et divines, constitue le rempart inexpugnable qu'aucun adversaire ne peut entourer.

Les murailles des palais sont revêtues, d'ordinaire, de riches boiseries ; on y admire de fines tapisseries ou des statues de porphyre. Laisse-moi donc, Héros illustre, suspendre aux murs de ton palais, un tableau de la Cabale, peint avec les couleurs des anciens Hébreux, et soigneusement expurgé des sottises que certains hâbleurs y ont mélangées dans la suite des siècles.

Je veux le dresser en ton honneur, comme une statue tirée des ébauches des anciens sages, et mise consciencieusement au point.

Je veux, dis-je, te l'élever à toi, qui, bien au-dessus des grands hommes de la France entière, honores d'un culte tout particulier les souvenirs de l'antiquité sacrée; à toi qui, pour combattre sans merci l'ignorance, as

fait appel aux Muses et au concours de Pallas !

C'est sous son égide, c'est sous la tienne que j'entends combattre avec succès, sans défaillance, jusqu'à la victoire !

Ton très dévoué serviteur,

JACQUES GAFFAREL,
de Mannes-en-Provence.

PROFONDS MYSTÈRES DE LA CABALE DIVINE

Traduit pour la première fois de l'original latin
par Samuel Ben-Chesed

Introduction du Docteur Marc Haven

LES MYSTÈRES CACHÉS DE LA DIVINE CABALE, DÉFENDUS CONTRE LES SOPHISMES DES PHILOSOPHES.

De tous les bienfaits, même les plus grands, qu'un Dieu très bon, très puissant, ait jamais accordés aux hommes, j'estime qu'il n'en est point de plus précieux que la connaissance de ces moyens sûrs, éprouvés, immuables, qui permettent d'arriver à cette Patrie céleste, but de nos désirs.

Grâce à eux, brûlant de l'amour divin, languissant d'amour, dirai-je avec l'épouse (1), on arrive, par une très-heureuse évolution, jusqu'à cet amour béni, éternel, qui n'est autre que Dieu lui-même.

(1) *Cantique des Cantiques.*

C'est pourquoi les apôtres affirment que l'Ecriture sainte, inspirée de Dieu, nous a été transmise comme la voie sûre, comme le sentier direct pouvant nous conduire au salut.

C'est par elle que nous discernons clairement la volonté divine, immuable. En la discernant, nous l'observons ; en l'observant, nous l'aimons, et, en l'aimant, nous assurons notre bonheur.

O enviable béatitude ! délicieux amour ! heureuse soumission ! ô très-divine Ecriture ! Tu nous fais serviteurs de Dieu, les héritiers du Père Eternel, les co-héritiers du Christ, les commensaux des Saints ! Tu nous sacres citoyens de la Jérusalem céleste, tu assures notre bonheur pour l'Eternité !

C'est toi qui, dans cette vallée de misères, où, soumis aux fatigues de toutes sortes, condamnés à la douleur, nous traînons une vie qui est plutôt une mort lente qu'une brève existence, c'est toi qui nous consoles par l'espoir de l'Eternité !

C'est toi qui élèves tant de justes, tant de saints à une vertu si haute, qu'on peut les comparer aux Anges ! Toi qui, aux dires de saint Bernard, es leur enseignement le plus élevé, les fais atteindre jusqu'aux cieux, les rends semblables aux Anges, qu'ils égalent en pureté.

C'est toi qui, au milieu des solitudes les plus inaccessibles, dans les cavernes, les grottes, les repaires les plus remplis d'horreur, c'est toi qui les inondes d'une joie indicible, les réconfortes et les soutiens par l'espérance d'une éternelle félicité !

Et pour remonter plus haut, c'est toi encore qui, en les assurant de la venue du Messie, fus la consolation de ces Ancêtres reculés, qui par suite de la tache originelle léguée par notre premier père, ne cessaient de gémir et de répéter au milieu de leurs larmes : « Ciel, répandez sur nous votre rosée, et que le juste descende des nuées, comme une pluie bienfaisante ! Que la terre s'ouvre et donne naissance au Sauveur ! »

Et tous ces généreux, ces invincibles athlètes du Christ ; ces Vierges timides qui, sans défaillance, avec un courage surhumain bravaient les bûchers, les lames rougies au feu, la roue, les chevalets, la hache du bourreau, ainsi que tous les autres supplices mis en œuvre par la tyrannie, et cela pour conquérir la palme de la gloire céleste, n'est-ce pas toi, enfin, qui inspirais, qui soutenais si heureusement, si puissamment leur généreuse résolution !

Mais, si dans le temps de misères que nous traversons, il n'est pas de meilleur moyen, pour assurer la tranquillité de notre

vie, la paix de notre esprit, que de suivre scrupuleusement les enseignements de l'Ecriture Sainte, seule véritable lorsqu'on remonte à sa source la plus pure; par contre, rien ne peut influencer plus pernicieusement notre esprit, que dis-je, rien ne peut troubler plus profondément notre âme que cette écriture, règle de notre vie, lorsqu'elle a été altérée, corrompue, et qu'il n'est pas possible de la suivre, de l'observer, sans tomber dans la contradiction et dans l'erreur.

C'est ce qui arriva, dit-on, peu après la Passion du Christ, notre Sauveur. Les Juifs frappés d'aveuglement, dénaturèrent à ce point, dans leur ignorance, ce texte sacré que presque tous ces passages, où les mystères de notre Rédemption étaient clairement exposés, devinrent obscurs et incompréhensibles. Tels furent ces faits, bien que certains Pères, dans leurs écrits, protestent contre cette assertion. Ce fut, hélas, la première atteinte du mal, et depuis lors, grâce à une certaine ambiguité des mots, chacun commença à interpréter à sa façon la très-sainte parole de Dieu. Il y eut autant de versions que de traducteurs; et, chose plus déplorable encore, la foi varia selon les individus, la doctrine selon les usages de chaque peuple. Les choses en vinrent à ce point que saint Hilaire put, à juste titre, se répandre en

saints gémissements sur la misère de son temps.

Dieu Immortel ! Quel remède radical et divin, s'imposait pour guérir un tel mal ?

Il eut fallu que l'Eglise, qui, inspirée, et conduite par l'Esprit, nous est le garant de l'authenticité des Ecritures, il eut fallu que l'Eglise ne laissât, de même, subsister aucun doute sur l'interprétation des dites Ecritures.

Mais, je ne sais quelles puissances infernales lancées à l'assaut par Satan, vinrent obscurcir le ciel, jusque-là sans nuages, de l'Eglise. Laissant tomber sur ses enseignements un voile trompeur, elles provoquèrent une déplorable division, source de tous les maux. Abandonnant la voie droite suivie jusqu'alors, animées d'un souffle impie, résonnant comme la trompette de l'antéchrist, elles suscitèrent d'épouvantables schismes, qui désolèrent le monde entier.

Les Maîtres de cette époque, ayant perdu la tradition, semblables à un membre gangrené, arraché de son tronc, ne répandirent plus qu'une doctrine malsaine et corrompue. On livra aux femmes, aux enfants, aux ignorants, les textes les plus cachés des livres saints, sur lesquels aucun regard indiscret n'était encore tombé.

Par suite d'une façon nouvelle non seul ement de lire, mais d'interpréter l'Ecriture,

on en vint à ce point qu'on vit chaque jour, le premier ignorant venu émettre d'effrayantes hérésies.

Saint Jérôme a tracé, en gémissant, un tableau magistral de cette corruption des textes sacrés :

« Il n'y a qu'une science des écritures, s'écrie chacun, et c'est moi qui la possède. Telle vieille femme bavarde, tel vieillard au cerveau affaibli, tel verbeux rhéteur, tous en un mot revendiquent pour eux seuls la vérité, dénaturant les textes, les enseignant avant d'avoir appris à les connaître. D'autres, grandiloquents et majestueux, dissertent au milieu des femmes, sur les livres saints. D'autres enfin, ô honte ! apprennent des femmes ce qu'ils enseignent aux hommes ! Et, comme si ce n'était assez, quelques autres, doués d'une certaine faconde, d'une audace plus grande encore, prétendent apprendre à autrui ce qu'ils ignorent eux-mêmes ! »

La plupart des Pères, d'un esprit intègre, s'attachant à ramener ainsi le sens des Ecritures à la tradition des apôtres, les hérétiques décrétèrent qu'on devait se séparer d'eux. Et, comble de l'impudence, ils accusèrent leurs disciples de falsifier, de corrompre les textes, déclarant que, pour remédier à un aussi grand mal, il convenait de re-

monter à l'origine même de l'écriture hébraïque et de s'éloigner absolument, selon leur expression, de ces ruisseaux, si troubles, de l'interprétation et de la tradition.

Cela, nous le reconnaissons avec saint Jérôme, à qui ces inventeurs de fables osent faire la leçon, de qui l'Eglise catholique a reçu la plus grande partie de la traduction des textes sacrés. Mais eux, les critiques de saint Jérôme, on doit les écarter, endurcis qu'ils sont dans leur erreur, comme Pharaon.

Et s'il m'était permis, dans un débat de cette importance, d'exposer librement mon avis, je montrerais, plus clair que le jour en plein midi, en m'appuyant sur le témoignagne même des Rabbins, que la version de saint Jérôme est conforme au texte hébraïque original.

En effet, les récits bibliques issus de cette source originelle, se retrouvent presque identiques, et dans les commentaires rabbiniques, et dans les écrits de ce grand docteur.

Les gens d'esprit sensé, qui attaquent le véritable sens des Ecritures (si tant est qu'ils conservent un grain de bon sens, au sein même de la déraison) apprécieront s'il convient de rejeter complètement les sources rabbiniques.

Pour moi, s'il m'était permis de le dire,

je ne croirais pas trop m'avancer en affirmant que tous les hérétiques, quel qu'en soit le nombre, peuvent, grâce à la Cabale (fondée sur la tradition des Hébreux) arriver à la connaissance de la Vérité éternelle; de cette Vérité qu'ils ne peuvent contempler, ainsi que les oiseaux de nuit, habitués aux ténèbres, ne peuvent supporter l'éclat du soleil.

La Cabale, en effet, dans l'acception la plus large du mot, n'est pas autre chose que l'explication mystique des Ecritures, explication qui fut transmise avant et après la venue du Christ, notre Sauveur. Et il me serait facile de démontrer que, grâce à elle, certains points encore controversés à l'heure actuelle, peuvent être facilement précisés.

Mais, il me semble voir certains des contempteurs actuels de la Haute-Science, qui croient avoir acquis des connaissances suffisantes (ou tout au moins s'y être appliqués) pour lui déclarer une guerre perpétuelle, il me semble, dis-je, les voir, ces imposteurs, ou entendre leurs divagations, les arguments à l'aide desquels ils réfutent, rejettent et essaient de détruire, comme entachés d'un levain de superstition condamnable, et la tradition des Rabbins et les enseignements de la Cabale.

C'est pourquoi j'ai cru utile, en traçant

le plan de cet ouvrage, d'exposer d'abord les bases sur lesquelles s'appuient la science des Rabbins et celle des Cabalistes — que ses adversaires qualifient de diabolique ; après quoi, je réfuterai les arguments de leurs détracteurs.

Il faut donc savoir, d'après le témoignage de saint Paul, d'Origène et de saint Hilaire, dont nous examinerons les preuves ci-après, qu'en dehors de la doctrine écrite, il en existait une doctrine spirituelle, non consignée par l'écriture, que les Hébreux nommaient « loi orale » תורה בעל פה, qui se transmettait de bouche à oreille, et qui avait été donnée à Moïse sur le mont Sinaï.

Ce divin législateur en révéla, avec le plus grand soin, les secrets enseignements à soixante-dix vieillards d'Israël, qui les consignèrent, plus tard, en soixante-dix livres.

Cette loi traitait de presque tous les mystères, qui, en raison de leur profondeur, ne pouvaient être livrés à un peuple ignorant et grossier, mais étaient réservés à un petit nombre de sages, capables de les comprendre, de les conserver et de les vénérer, comme ils méritaient de l'être.

Nous allons rechercher, toutefois, sur quoi repose cette opinion.

D'abord, saint Paul, dans son Epître aux Romains, semble bien partager cet avis, lors-

qu'il écrit : « Qu'ont donc les juifs de plus que les autres peuples, à quelque point de vue que ce soit, quelle est l'utilité de la circoncision ? Ils sont privilégiés en beaucoup de choses, notamment une, que la parole de Dieu leur a été confiée. »

Commentant ce passage de l'Apôtre, le très judicieux Origène s'exprime ainsi : « Remarquons, dit-il, que Saint Paul ne dit pas que ce sont les Ecritures qui ont été confiées aux Juifs, mais la Parole de Dieu. »

D'où il résulte de la façon la plus évidente, — comme le fait observer le célèbre Pic de la Mirandole, lequel est, sans contredit, le premier des philosophes, — qu'en dehors de la loi écrite, il en existait une autre, confiée aux Juifs, et que saint Paul appelle *la Parole de Dieu.*

Le témoignage d'Origène est, évidemment, d'une incontestable valeur ; et l'on peut dire que, s'il en est d'aussi sérieux, il n'en est pas de plus probant.

D'ailleurs, l'Eglise apostolique, romaine, au jugement et à la critique de laquelle je soumets volontiers tout ce que je vais dire, n'a point condamné ce Père sur ce point.

Nous voulons, en outre, produire ici, aux yeux de tous, deux témoignages irréfutables contre nos adversaires. Bien qu'ils soient extraits d'ouvrages que l'Eglise tient pour

apocryphes, nous les donnons quand même ; en effet, le saint concile de Trente a estimé que ces ouvrages ne devaient pas être rejetés en entier.

Quelques pères de l'Eglise : saint Jérôme, saint Cyprien, saint Ambroise et quelques autres, les citent parfois ; enfin, certaines versions latines de la Bible, tant manuscrites qu'imprimées, en font mention.

Le premier de ces témoignages est emprunté au 4e livre d'Esdras, chap. XIV, verset 3, où l'on peut lire : « Je me suis montré dans le buisson ardent me faisant connaître, et j'ai parlé à Moïse, alors que mon peuple était esclave en Egypte ; je l'ai envoyé vers lui et j'ai fait sortir mon peuple d'Egypte. Je l'ai conduit, ensuite, sur le mont Sinaï, je l'y ai gardé de nombreux jours et je lui ai dévoilé de nombreuses merveilles ; je lui ai découvert les secrets des temps futurs et leur fin ; je lui ai donné cet ordre, disant : Tu pourras divulguer telles paroles, mais tu tiendras telles autres secrètes. » Et, ailleurs, versets 45 et suivants : « Et il arriva qu'au bout de quarante jours, le Très-Haut fit entendre sa voix, disant : Divulgue les premiers livres que tu as écrits et que tous, qu'ils en soient dignes ou non, puissent les lire ; quant aux dix derniers, réserve-les soigneusement et confies-en le dépôt aux

sages de ton peuple. Car, elles contiennent l'eau de l'Esprit, la source même de la sagesse, le fleuve de la connaissance. Et je fis, selon la parole de Dieu. »

Voilà bien des preuves qu'aucun homme sensé ne doit rejeter, d'autant que l'Eglise, qui reçoit l'inspiration divine, ne les a pas complètement improuvées.

Si certains critiques, cédant à un incroyable besoin d'ergoter, continuent à attaquer ces preuves et nous invitent à produire les témoignages des Pères de l'Eglise, j'apporterai, tout d'abord, le suivant qui est de saint Hilaire :

« Moïse, dit-il (Supra. Psalm, 2), avait, antérieurement, déjà établi dans chaque synagogue un conseil de soixante-dix docteurs car, le dit Moïse, bien qu'il ait consigné par écrit les enseignements de l'Ancien Testament avait, toutefois, réservé quelques-uns des passages les plus secrets de la Loi. Il en confia le dépôt à soixante-dix vieillards, qui devinrent par la suite les docteurs de la Loi. Notre-Seigneur fait allusion, dans l'Evangile, à ce corps d'enseignement, lorsqu'il dit : Les scribes et les pharisiens occupent aujourd'hui la chaire de Moïse ; observez et accomplissez tout ce qu'ils vous enseignent ; mais, gardez-vous bien de faire ce qu'ils font. Or, leur enseignement s'est perpétué ; il vient de

Moïse lui-même ; le nombre et la fonction de ces anciens se sont conservés ; ils sont restés dépositaires de la loi. »

Ainsi s'exprime, littéralement saint Hilaire. On en peut conclure qu'il n'est pas possible de trouver un argument plus explicite, plus clair, confirmant l'existence d'un double enseignement de la loi.

Que des ergoteurs impénitents ne viennent pas prétendre que, dans certaines éditions de saint Hilaire, on trouve en marge ces mots : « Je n'en crois rien. » Quel que puisse avoir été l'auteur de cette annotation, qu'Erasme ou tout autre ait, de son propre mouvement fait ces additions, qu'importe ? Le texte original ne contient absolument rien de semblable.

J'en dirai autant de sa prétention de corriger le texte et de lire : *perfecte,* au lieu de *prophetæ.*

Mais, abandonnons à la sagacité des érudits le soin de fixer ce point, et voyons ce que les sages ont dit de la Cabale ou Loi orale.

Eusèbe, dans son *Histoire de l'Eglise,* livre VI, chap. 28, reconnaît que cette loi orale fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï. La même opinion est très savamment soutenue par saint Grégoire de Nazianze, *De l'état de l'Episcopat* et *Théologie*, I ; Joseph *Antiq. Jud.*, livre IV, ch. 7 ; P. Galatinus. *De Ar-*

canis catholicæ veritatis, I, 199. Reuchlin. *De Cabala*, livre I.— Oleast., ch. II, Medina. *De recta fide in Deum,* livre VII, ch. 14 ; Lud. Cœlius Rhodigum. *Antiq. lect.* l'évêque Aug. Justin Nebiensis. *Scholies sur les psaumes*. Paul Burgensis, évêque de Midendorf. *De Academicis*. — P. Phagius. — Genèse. ch. XVI et Nombres : ch. 1 ; Anthon. Margarita. *De ceremonis Judæorum.* — C. Postellus. *De orig. et Antiq. ling. heb.*, Anton. de Guevarra (d'Espagne) livre II, des *Lettres*. Gorop. Becan. *De lit. hierogl.*, livre VII. Porcherus. — *Victoria contra Judæos*. Michael Neander. *De Cabala Judæorum*. Bibliander. *Comment. omnium linguarum*, I. Cheradamus. *Alphabet linguæ sanctæ.* Paulus Israelita. *De Cabala Judæorum.* Conrad. Gesnerus. Mithridate. Bibliander. *De opt. genere gram. Hebraïcæ.* Sextus (de Sienne), livre II, de sa *Bibliothèque* dont voici les expressions :

La Cabale est l'interprétation secrète de la Loi Divine, reçue par Moïse de la bouche même de Dieu, transmise par lui aux sages d'Israël et venue de ceux-ci, par une tradition non interrompue, verbale et non écrite, jusqu'à nos jours.

Elle a beaucoup de rapports avec ce que nous appelons l'interprétation anagogique, mais elle est plus élevée, car elle nous hausse des

choses de la terre à celles du Ciel, du sensible à l'intelligible, du Temps à l'Eternité, du corps à l'Esprit, de l'homme à Dieu, etc.

Genebrardus, confirmant à son tour l'existence de cette divine cabale, ou tradition orale, s'exprime ainsi, fol. 21 et 22 :

Il n'est pas admissible qu'Adam ait caché à ses fils et à leur descendance les enseignements nécessaires à leur salut. Partout, cela eut été jugé indigne d'un père, dans cette occurrence surtout où il s'agissait de dieu, de sa parole, de son esprit, qu'il lui avait été donné de percevoir. Il les avait instruits, au contraire, de la création de l'Univers (Gen. 2) dans lequel il avait occupé la place la plus noble, à ce point que, sur l'ordre de Dieu, c'est lui qui avait assigné à chaque chose un nom en rapport avec sa nature propre.

Il leur avait parlé de l'âme universelle de vie, de laquelle il avait été conçu et formé à l'image, à la similitude de Dieu, dont il était la véritable expression (Gen. 1), de la grandeur de l'homme, de sa suprématie sur toute la Création, qu'il avait reçue comme apanage (*ibid.*) ; de l'état d'innocence dont il était tombé, de sa chute, de son péché, source de tous les maux qui l'avait exilé d'un jardin de délices, image de la vie immortelle future ; des anges, dont quelques-uns armés d'un glaive, flamboyant et tournoyant, défendent

l'entrée de ce paradis terrestre ; des démons, ennemis du genre humain, de leurs embûches, et, notamment, de l'un d'entre eux, qui, sous la forme d'un serpent, les avait trompés lui et son épouse ; du Fils de la femme, c'est-à-dire le Christ, qui lui avait été promis pour le racheter de sa faute et de sa condition misérable (Gen. 3) ; de la sainteté du mariage et des lois qui le régissent, qu'il avait prédites lui-même (Gen. 2) ; des sacrifices et du culte à rendre à Dieu ; des commandements de Dieu et de sa volonté ; de la mort, de la pénitence, de toutes les peines générées par le péché, dont il avait fait lui-même l'expérience ou qui lui avaient été révélées par Dieu ainsi que par les propres déductions de son esprit ; de sa nature supérieure et parfaite ; enfin, il leur avait révélé tous les enseignements secrets, nécessaires à notre salut que Dieu ne lui avait pas ménagés : non seulement comme à un prophète, mais de plus comme à un être qu'il avait tiré de son essence même.

De même (*Chron. Hebr. fol. 68*, *Histoire de la Cabale*), le sage rabbin, Abraham Lévi, la gloire des maîtres, s'exprime ainsi sur Josué, fils de Nun :

« Que la paix soit avec lui. Il reçut de lui (c'est-à-dire de Moïse) l'une et l'autre loi : la loi écrite et la tradition orale. Or, il est établi que Moïse, le premier de nos législateurs soutenait des controverses avec des Hébreux,

du matin au soir. Et l'on ne peut prétendre qu'il faut comprendre seulement par ces mots l'enseignement de la loi écrite. Cela est inadmissible ; la loi écrite, en effet, ne traite d'aucun des mille cas de chicane, qui surgissent chaque jour. Il institua donc, par la suite, pour connaître de ceux-ci, des tribuns, des centurions, des cinquanteniers, des décurions ; et il leur fit cette prescription : Jugez les affaires de vos frères selon la justice et l'équité. Mais, c'est de son propre fonds qu'il vous traça, en ce temps-là, ce que vous deviez faire. Et cet enseignement qu'il vous donna, n'est pas autre chose que la loi orale. Il est traité en outre, des sacrifices et de leur rituel : Tu feras les sacrifices et tu t'alimenteras comme je te l'ai indiqué.

Moïse indique ainsi clairement qu'on lui a imposé, relativement aux sacrifices, des règles qui ne se trouvent pas dans la Loi. Or, il est impossible qu'il ne les ait pas transmises à son successeur Josué.

Josué, de son côté, les transmit aux anciens d'Israël, et mourut l'an du monde 2517. Les sages, qui succédèrent à Josué, les transmirent aux prophètes ; ceux-ci, enfin, se les transmirent réciproquement de l'un à l'autre, dans la suite des siècles et des âges jusqu'à Haggie, Zacharie et Malachie.

Les prophètes les transmirent également

aux membres de la grande synagogue, notamment à Zorobabel, fils de Salathiel fils de Jéchonias, et à ceux qui revinrent avec lui de la captivité de Babylone : Jésus, Néhemie, Seroïna, Raalia, Mardochée, Balsanus, Masparus, Bagoa, Bhanur, Baana, lesquels étaient en effet, les chefs de la grande synagogue.

Telle est l'opinion d'Abraham Levi.

Après ces auteurs célèbres, dont nous venons d'exposer l'avis, puisque tous les Rabbins ou Cabalistes, qui ont cherché à pénétrer les mystères sacrés de cette tradition auguste, de la Cabale ou cabalistique, affirment ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'outre la loi écrite, il existe un autre enseignement, secret celui-là, qu'ils appellent cabale, du verbe hébreu quibble קבל, qui signifie : recevoir. Et ils définissent ainsi cette réception ou cabale: La Cabale est la transmission symbolique de la révélation divine qui nous permet pour notre salut, de contempler, Dieu, et les formes séparées (1).

Nous disons : révélation divine parce qu'elle fut révélée à Adam, pendant son sommeil, ainsi que les Hébreux l'ont toujours affirmé. C'est ce qui lui permit d'assigner aux animaux de la terre, aux oiseaux du ciel, un

(1) Esprits, substances spirituelles, intermédiaires, âmes et anges.

nom, le plus propre à les spécifier d'après la nature de chacun d'eux.

Cette divine révélation ne fut pas faite seulement à Adam, elle le fut aussi à Moïse, sur le mont Sinaï, ainsi qu'il est dit plus haut.

Pic de la Mirandole, dans ses « *Conclusions cabalistiques* », la divise en science des Séphirots, et en science des Schemots ; c'est-à-dire en une partie « agissante » et en une autre « purement spéculative ».

Mais quittons les généralités et pénétrons dans le détail. Il existe, en effet, aux dires de profonds cabalistes, antérieurs à Pic de la Mirandole, une cabale du Bereschit, et une Cabale de la Merchava.

La première contient deux sections ; l'une traite des forces cachées de l'Univers ; l'autre recherche les lois qui régissent notre monde sublunaire.

C'est de cette dernière, dit-on, que traita le sage Salomon. Il disserta sur toutes les créatures du règne végétal, depuis le cèdre qui domine le Liban jusqu'à l'hysope de la muraille.

La Cabale de la Merchava, n'est pas autre chose que la théologie symbolique ou mystique, la science contemplative des choses sublimes et divines.

Elle se divise également en deux sections : l'une, dite du Béreschit, étudie les arcanes les

plus profonds des nombres ; l'autre, dite des Schemots, traite des mystères des noms divers et de ceux des créatures.

C'est ce qui explique comment on retrouve, dans les écrits des cabalistes hébreux, tout ce que les anciens ont exposé relativement à la magie. Je ne parle pas ici de la magie noire et diabolique, sur laquelle il convient de jeter un épais voile d'ombre, mais, de la magie permise, de celle au moyen de laquelle les anciens sages de l'Orient, les Perses notamment, qui pénétrèrent très avant dans les mystères de la Divinité et de la Nature, purent accomplir des merveilles, au témoignage de saint Augustin, en se servant de moyens purement humains, en appliquant les puissances actives aux éléments passifs.

La magie comprenait, en effet, d'après Pline, trois sections, qu'on retrouve également dans la Cabale : la théologie, la médecine hermétique et l'astrologie.

La théologie servait à purifier l'homme, à le rendre apte à recevoir les enseignements occultes, en faisant de lui un ami de Dieu, le mettant en état d'étudier saintement les choses saintes.

La médecine hermétique traitait de la vertu des herbes, des pierres et des métaux ; de la sympathie et de l'antipathie qui existait entre chacune ou chacun d'eux.

L'astrologie, enfin, avait pour but de rechercher, au moment où l'on entamait une entreprise quelconque, les conditions de temps, favorables ou défavorables ; les mouvements des corps célestes et leurs influences diverses sur les choses terrestres.

Il n'est pas douteux, d'après l'expérience quotidienne queles forces célestes, d'en haut ont une action sur les êtres terrestres, d'en bas.

On peut conclure nettement, de ce qui précède, que la Cabale contient une partie théorique et une partie pratique. Certains de ses enseignements sont, en effet, purement pratiques, tandis que les autres sont entièrement mystiques. Ces derniers traitent de Dieu, des anges, des idées et de tout ce qui s'y rattache.

Cette section ne se contente pas d'étudier minutieusement les actes, émanant de Dieu lui-même et des esprits célestes ; elle fait servir également aux besoins du genre humain les connaissances ainsi acquises. Cette science est incontestablement la sagesse divine elle-même ! C'est par amour pour elle, poussés par le désir d'acquérir d'aussi nobles connaissances que la plupart des véritables théosophes de l'antiquité : Empédocle, Démocrite, Platon, Pythagore et tant d'autres, entreprirent de longs voyages pour aller s'abreuver à

ces fleuves de sagesse, boire à leur source même.

Ainsi, l'illustre philosophe Apollonius de Tyane passa une longue suite d'années à sa recherche, la poursuivant sans relâche au milieu de la méchanceté, de l'ignorance des hommes, en dépit des malheurs du temps, de la misère causée par les guerres, alors qu'elle semblait s'être retirée de la terre tout entière!

Sans perdre courage, au témoignage de saint Jérôme, il parcourut la Perse, traversa le Caucase, visita les Albanais, les Scythes, les Massagètes et pénétra jusqu'au cœur des puissants Empires de l'Inde. Enfin, ayant franchi l'immense fleuve Phison, il parvint chez les Brahmanes. Là, il entendit Jarchas, assis sur un trône d'or, au milieu d'un petit nombre de disciples, puisant à la source même de Tantale, donner son enseignement sur la nature, sur les mouvements des étoiles et sur le cours des jours.

De là, à travers l'Elamitie, la Babylonie, la Chaldée, la Médie, l'Assyrie, le royaume des Parthes, la Syrie, la Phénicie, l'Arabie et la Palestine, il regagna Alexandrie. Poursuivant ensuite sa route, il se rendit en Ethiopie, pour y voir les gymosophistes et la fameuse table du soleil qui se trouve dans le désert.

Laissons donc l'opinion de ces ignorants

détracteurs de toutes choses, qui pour rendre odieux, méprisable aux yeux de la postérité ce mot de Cabale (lequel, représenté d'une part comme synthétisant une science démoniaque, accaparé de l'autre, et exploité par d'adroits charlatans, est presque tombé dans l'abomination), ont eu l'incroyable, la criminelle audace d'affirmer que la Cabale rendait l'homme diabolique, infernal, semblable à l'antechrist !

Par malheur, elle a permis à des critiques, dont la sincérité ne peut être mise en doute, de conclure que les cabalistes recevaient leur inspiration de pernicieux démons ; qu'ils étaient sans conteste, d'impudents sycophantes, qu'on devrait punir en toute équité.

Et, pourtant je me demande, en vérité, ce qu'on peut trouver de mauvais dans la Cabale !

Aussi, invité-je ces monstres, ces hommes abominables à écouter ce qu'a dit, de l'une et l'autre cabale, le célèbre comte de la Concorde (Pic de la Mirandole). Peut-être cesseront-ils, ensuite, de vomir leurs injures calomnieuses. « Il n'est pas, dit-il, de sciences plus propres à nous convaincre de la divinité du Christ que la magie et la cabale ».

Mais, répliquent nos adversaires, la cabale fait usage de pentacles !

Eh bien ! quelle conclusion en tirez-vous ?

Peut-on condamner des signes, qui sont la représentation des choses divines?

Le Christ n'a-t-il pas enseigné que l'on devait tout faire en son nom? Or ce nom, d'après Archangelus de Burgonovo lui-même, ne peut être exprimé qu'au moyen de lettres, proférées ou écrites! Ces dernières sont justement, les signes dont il est question.

Saint Paul, dont la poitrine vibrait de la parole du Christ, dit également : Quoi que vous fassiez, soit en parole, soit en acte, faites-le au nom de Jésus!

La croix est aussi un signe dont nous avons l'habitude de nous servir; et ce signe est d'un usage fréquent.

Dans l'ancienne loi, il était également prescrit au prêtre de se couvrir le front, du grand nom de Dieu avec ses caractères, ainsi écrit יהוה, lorsqu'il entrait dans le saint des saints (Exode).

On ne doit donc pas rejeter tous les caractères! Il en est de saints, desquels il est dit : ce sont des instruments utiles pour l'œuvre divine, de même qu'il est des instruments naturels, utiles pour les opérations faites dans la nature.

Les adversaires des cabalistes n'en continuent pas moins leurs diatribes et demandent : D'où proviennent donc, si ce n'est du Démon, tant de choses extraordinaires accomplies par l'art de la Cabale?

Hommes chétifs et aveugles ! pusillanimes et sacrilèges, ensevelis dans les ténèbres épaisses de l'ignorance ! Chaque fois qu'un fait extraordinaire, admirable, s'offre à vos yeux où vous est raconté, vous criez au prestige de l'enfer et qualifiez le prodige d'œuvre diabolique ?

De même les peuplades sauvages du Nouveau Monde, lorsqu'elles virent pour la première fois les Espagnols, les prirent pour des Dieux, pour les fils des Nuées célestes, parce que leurs canons imitaient le tonnerre, qu'ils faisaient parler les hommes entre eux au moyen de l'écriture, ignorée de ces pauvres sauvages, et que les cloches de leurs horloges sonnaient toutes seules !

Elles croyaient également que leurs navires étaient tombés du ciel, que leurs cavaliers, tels les centaures, avaient été créés ainsi par la Nature.

Les anciens cabalistes désignaient toutes les parties, ci-dessus énumérées, de la Cabale par un mot unique גנת.

En effet, les trois lettres du mot indiquent, chacune, le sujet traité dans chaque division, correspondante de l'art cabalistique.

Gimmel se refère à la gématrie ; Nun au notariacon (Ars notaria) ; Thau à la themurah.

De cette façon, la Cabale se trouve divisée

en trois parties : la gématrie (géométrie) ou science des nombres, qu'elle étudie dans leur abstraction ; le notariacon, qui traite des abréviations de l'écriture et de la transposition des lettres.

La première de ces divisions se rapporte au Bereschit ; elle étudie la transposition des syllabes et des termes ; les correspondances des lettres, les révolutions des mots et celle des nombres.

La seconde règle l'emploi des lettres pour remplacer le mot entier (abréviations), usage courant encore chez les notaires. Elle était très usitéechezles Romains. Ils l'employaient surtout dans leurs formules judiciaires et presque dans toutes les inscriptions placées sur leurs monuments et leurs statues, exemple : H. M. E. T. H. N. S. et S. P. Q. R., formule si connue, où chaque lettre signifie le mot entier qu'elle représente.

La troisième partie s'occupe de la transposition des lettres ; elle consiste à écrire un caractère à la place d'un autre, d'après une méthode spéciale :

Quelques exemples feront saisir cette méthode :

Dans le premier chapitre de la genèse, le premier mot : Bereschit, est traduit : dans le commencement.

Or, de profonds théologiens affirment que

le mot « Bereschit », signifie : J'établirai le fils, parce que le Père éternel, depuis le commencement, c'est-à-dire de toute éternité — s'il est permis de s'exprimer ainsi — a engendré son Fils unique; et que ce Fils, depuis le commencement des Temps (ce que l'Apôtre saint Paul appelle la Plénitude), devait s'incarner dans le sein d'une Vierge très pure.

Or, tout cela se trouve contenir dans le mot Bereschit lui-même, pourvu qu'on y fasse cette légère transposition, אשריבת ce qui veut dire : fille bienheureuse ou fille des béatitudes, ou encore fille des félicités célestes ; toutes expressions qui désignent excellemment la vénérable et très sainte Vierge Marie.

Celle-ci n'est pas, en effet, comme la première Eve, mère des calamités, fléchissant sous le poids des misères, des épreuves de toutes sortes ; mais bien la Mère nouvelle des Miséricordes, la Vierge remplie de grâce, sur laquelle s'est reposée l'ombre du Saint-Esprit.

Et, de même que, dans le mot Bereschit, Aleph et Beth nous révèlent le Fils unique du Père; de même, dans le mot suivant אלהים Dieu, nous trouvons l'indication de la mère de ce Dieu.

En effet, la première et la dernière lettre du mot : Aleph et Mem, réunies, donnent אם qui signifie mère.

Mais, un autre mystère est également ré-

vélé par ces noms : Bereschit et Alœhim, dans lesquels les cabalistes trouvent la révélation du Fils vivant de Dieu.

En outre, les mots : Bereschith Bara-Elohim, s'appliquent à la mort du Christ : car les dernières lettres de ces trois mots : Aleph, Mem, Thau, forment אמת (vérité) et disposées d'après les règles de la Cabale, signifient : L'homme-Dieu est mort (1), et en lui était la vérité.

D'autre part, en se basant sur la valeur numérique des lettres de ce même premier mot Bereschit, les mêmes savants Cabalistes fixent exactement la date de la Nativité, du Crucifiement, de la Résurrection et de l'Ascension glorieuse de Jésus-Christ, notre Sauveur!

Bereschit, lu ainsi étymologiquement בר אשית *Bar aschith* signifie : je vous donnerai mon Fils, et indique le temps dans lequel ce Fils sera donné ; la date est exactement confirmée par la valeur numérique des lettres du mot Messie (envoyé).

Voici comment on procède : on extrait, d'abord, du nom les lettres dont la valeur est supérieure à cent (d'après la numération des Hébreux) : ainsi Resch, 200 ; Schin, 300 ; Thau, 400.

(1) *El Adam moth.* אל אדם מת

Décomposant ensuite le mot Bereschit dans toutes ses lettres formatrices, on prend encore dans leur nom explicitement écrit celles qui sont supérieures à 100. De Beth, on extrait donc Thau, 400, de Resch, 200 ; puis, la dernière lettre Schin, 300 ; dans le mot אלף on prend Pé, 800 ; dans Schin, 300 ; Nun final, 700 ; dans Thau, 400.

En additionnant ces nombres, on obtient le chiffre de 4.000 ans.

Et, en effet, le Christ est monté aux cieux, où il a été placé à la droite du Père Eternel, après avoir vaincu le démon, la mort et l'enfer, l'an 3996 de la création du monde, date qui ne s'écarte que de quatre années seulement des 4000 ans indiqués ci-dessus.

De la même façon, par une méthode de calcul analogue, les anciens Pères de l'Église établissent que Melchissédec, ce fameux roi de Salem, a préfiguré et annoncé le Messie, attendu depuis si longtemps. Ils disent que son sacrifice, l'oblation du pain et du vin, a été la figure de la présence réelle du corps du Christ dans l'Eucharistie, ainsi que nous l'avons démontré ailleurs. C'est ainsi que, grâce à cette façon occulte, quoique chrétienne, de compter, il appert clairement, du tableau ci-après, qu'il y a identité entre Melchissédec et Jésus.

10234	76310
מלכי	ישוע
1049	8134
צדק	משיח
Malchi tsedek	Iechouah Machiach
42	42

La seconde partie de la Cabale, au moyen d'une méthode analogue, enseigne l'art de représenter un mot entier, par une seule lettre.

Ainsi, dans le mot ברא, qui est le second du premier livre de Moïse, les cabalistes chrétiens trouvent l'affirmation de la trinité des personnes dans l'unité de l'essence divine, ainsi que la déclaration des émanations de la divinité, et cela contrairement à l'opinion des Juifs, qui soutiennent opiniâtrement le contraire.

Voici comment : Beth qui est la première lettre du mot Bara, signifie Ben, qui veut

dire Fils ; Resh qui est la seconde lettre, signifie Ruah, qui veut dire l'Esprit-Saint ; enfin Aleph signifie Ab, qui veut dire Père.

Beth, Fils, est la première lettre qui s'offre aux yeux du lecteur, parce que le Fils s'étant fait homme, visible et mortel se trouve sous le contrôle de nos sens, bien mieux que les deux autres personnes divines.

Resch, Rouach, l'Esprit-Saint, est placée au milieu du mot, pour bien manifester cette émanation divine, qui fait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Enfin, Aleph ou Ab, Père vient en dernier lieu, afin de bien montrer que c'est par le Fils et le Saint-Esprit que nous pouvons accéder jusqu'au Père, conformément à cette parole du Christ, notre Sauveur : « Personne ne peut aller au Père, si ce n'est par le Fils ! »

Cette section de la Cabale contient encore un grand nombre de secrets, aussi curieux qu'utiles, empruntés des Egyptiens et des anciens sages, et exprimés par des hiéroglyphes impénétrables aux profanes.

Je les ai longuement étudiés dans mon commentaire sur les conclusions cabalistiques de Pic de la Mirandole. Aussi, me bornerai-je à exposer ici ce que Reuchlin, d'après les Rabbins, a rapporté au sujet de Judas Machabée.

Il raconte donc qu'il exista jadis, au temps

d'Antiochus Eupator, un guerrier fameux, un général illustre, Judas, fils de Mattathias, qui combatit vaillamment pour la loi, le temple, Jérusalem, sa patrie, et pour les Juifs, ses concitoyens.

Antiochus s'étant jeté sur les siens avec son armée, Judas instruit par un ange donna comme signe de ralliement à ses compagnons d'armes un étendard, sur lequel il fit placer ce mot fameux מכבי. Ces quatre lettres devaient soutenir leur courage pendant le combat, et il leur promit que, par ce signe, Dieu leur donnerait la victoire. Les Juifs l'acceptèrent avec joie, comme un talisman devant leur assurer une puissante protection. Combattant avec ardeur sous cette égide, ils pénétrèrent dans le camp ennemi, massacrèrent 14.000 hommes, ainsi qu'un grand nombre d'éléphants et les guerriers qui les montaient.

A la suite de cet exploit, Judas le chef de l'armée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, reçut, d'acclamation le surnom de Machabée, les quatre lettres inscrites sur son étendard se prononçant Machabei.

Ses compagnons attribuant la victoire à la puissance de cet étendard, les tribuns militaires, les sages d'Israël manifestèrent leur étonnement et demandèrent à Judas Machabée comment il se pouvait que ce signe leur eut donné un si brillant succès.

Le héros répondit que la protection du Dieu tout puissant et ineffable résidait en ces quatre lettres ; et il appela leur attention sur les paroles de Moïse, au chapitre XV de l'Exode, qui se traduisent ainsi : Qui est fort comme toi, entre les forts, Tétragrammaton !

Les quatre lettres, ci-dessus indiquées, synthétisent, en effet, cette exclamation par l'initiale de chaque mot. Iod y est considéré comme exprimant clairement le nom Tétragrammaton. Et, par l'équivalence numérique, מכבי correspond au nom divin des 72 lettres ce qui est un merveilleux symbole.

Enflammés par cette pensée que Dieu combattait avec eux, les soldats de Judas Machabée livrèrent une nouvelle bataille ; d'après les Ecritures, ils n'exterminèrent pas moins de trente-cinq mille hommes, remplis de joie à la pensée de la présence du Seigneur et bénissant d'une voix unanime Tétragrammaton, le Dieu Tout-Puissant !

Cet exemple démontre qu'un mot tout entier peut être exprimé par une seule lettre, qu'elle soit employée seule ou qu'elle entre dans la structure d'un mot composé.

La tradition enseigne également qu'un seul mot peut exprimer une phrase toute entière. Exemple : dans Daniel, Mané, Thécel, Pharès : Il a compté, pesé et divisé.

Ces mots, appliqués à Nabuchodonosor, signifiaient :

Dieu a compté les jours de ton règne, et ils sont accomplis.

Il a été pesé dans la balance, et trouvé trop léger.

Ton royaume a été divisé et donné aux Mèdes et aux Perses.

Donc, ou un seul mot peut être formé de lettres extraites de différents mots ou plusieurs mots, condensés en certaines lettres, peuvent se résumer en un seul. Ici, c'est l'unité qui sort de la multiplicité; là, c'est la multiplicité qui est engendrée par l'unité.

Tel est l'exposé très savant de Reuchlin.

Cet illustre cabaliste ajoute, en exposant la troisième partie de la Cabale, qui traite de la mutation des lettres (Aleph se combine avec toutes les lettres et celles-ci avec Aleph ; de même pour Beth et pour chacune des autres), il ajoute, dis-je : Cette méthode nous a été transmise, non pour détruire les mystères sacrés des Ecritures, ni les tourner en ridicule, mais pour les conserver avec un soin pieux.

En effet, au moyen des lettres, on s'élève plus facilement à la méditation des plus hautes vérités; elles permettent également de saisir le sens des choses sacrées. Exemple : Dieu s'adressant à Moïse, du sein de la nue,

lui dit : Voici que je viens à toi dans une nuée épaisse, afin que le peuple m'écoute te parler et surtout qu'il croie à jamais aux 22 בן.

On ne doit pas croire à la Cabale à la façon des vieilles femmes, mais avec une foi robuste ; les enseignements qui ont été donnés à nos pères, au moyen des lettres, doivent être reçus par nous avec amour, joie, gaîté, satisfaction et confiance, comme il est dit au Psaume LXX : « Illumination et joie dans les 22 pour ceux qui te cherchent ».

Il faut savoir, en effet, que les 22 lettres sont le fondement du monde et de la loi, ainsi qu'il est abondamment démontré, au livre second du traité intitulé : « Le Jardin des Noyers ».

Reuchlin devait ajouter, en faveur des 22 lettres, ce témoignage irréfutable : Isaïe 41. V. 23 et 44. V. 7.

On trouve au début de la genèse, 3-v. 21, ce bel exemple de transposition cabalistique des lettres : Dieu fit à Adam et à son épouse כתבות עור des vêtements de peau ; en transposant cabalistiquement, on obtient כבות אור ce qui veut dire : des voiles de miséricorde : ע étant remplacé par א en raison de l'analogie de prononciation.

Les cabalistes rapportent que les sages d'Israël, après Moïse, et même les Patriarches, avant lui, ont connu par révélation tous les mystères de la Cabale.

Par elle, l'infortuné Adam, bois de vie du genre humain, comprit qu'il portait en lui le type du Sauveur qui triompha de la mort sur ce même bois.

Accablé de chagrin, rempli de douleur, comme notre premier père gémissait, se lamentait, l'Ange Raziel lui apparut; et pour relever son courage fit entendre ces paroles : « Ne t'afflige pas outre mesure et ne te consume pas en gémissements, parce que tu as conduit le genre humain à sa perte. Cette faute originelle sera rachetée. Il sortira de ta race un homme juste, ami de la paix, un héros dont le nom, en signe de miséricorde, contiendra ces 4 lettres יהוה.

Avec une foi ardente, il fera sans hésiter le sacrifice de sa vie; il étendra la main, saisira un morceau de bois, et le fruit de ce bois sera le salut pour tous ceux qui l'attendent.

Alors, ce malheureux père d'une race infortunée, au milieu des tourments, de la douleur, de l'angoisse, de l'affliction que lui causait la misère dans laquelle il était tombé, — misère qu'il déplorait dans les larmes, dans la tristesse de son cœur, — Adam, dis-je, rendit grâce à l'infinie miséricorde de Dieu. Il eut la ferme espérance que ses descendants seraient, un jour, rétablis dans leur premier état.

Il ne voulut pas que son épouse ignorât la

miséricorde, la faveur insigne que Dieu lui accordait, et il lui fit part immédiatement de ce que l'ange lui avait révélé, pour relever son courage.

Aussi, lorsqu'Eve eut enfanté Caïn, croyant qu'elle venait de donner le jour à l'homme annoncé par l'ange Raziel, s'écria-t-elle dans son allégresse :

« Je possède l'homme tetragrammatique (promis). » Abel, lui aussi, d'après les mêmes cabalistes, n'ignora point ce mystère. Et, dès qu'il vit Caïn, son frère, armé d'une lourde massue de bois, se précipiter sur lui, il ne chercha point à éviter sa fureur. Il fut, au contraire, rempli de joie, ne manifesta aucune crainte, se montrant heureux d'être tué par ce bois et pensant que sa mort allait sauver le monde, perdu par la faute de son père. Il s'offrit au trépas en victime propitiatoire, devant fléchir le courroux céleste.

La même révélation fut également faite à Abraham, cet ancêtre vénérable des croyants !

Tétragrammaton lui apparut et lui dit : « Je ferai une alliance durable avec toi et avec tes descendants, jusqu'à la postérité la plus reculée, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi. »

Ces paroles étonnantes remplirent Abraham de surprise. Il avait alors près de cent ans et ne comptait sur aucune lignée. Réflé-

chissant toutefois, qu'il était encore vivant et que Sarah, sa femme, n'était peut-être pas irrévocablement frappée de stérilité, le saint patriarche, suivant la parole de l'Apôtre, « espéra contre toute espérance! »

Dieu lui tint compte de sa foi; sa robuste confiance fut récompensée par la naissance du fils tant désiré : Isaac!

Mais, ô prodige de sagesse ; ô dessein insondable de la Divine Providence! A peine ce fils, si cher, eût-il grandi, fût-il sorti de l'enfance, que son père reçut cet ordre de Dieu : « Prends ton fils unique, cet Isaac si cher à ton cœur; rends-toi au lieu que je te montrerai en songe, et, là, sacrifie-le moi en holocauste! » Cet ordre semblait cruel, d'une rigueur extrême! Mais, ô commandement agréable; ô enviable bienfait! Croirait-on qu'il remplit de joie Abraham et le fit tressaillir d'allégresse!

C'est qu'il avait appris de ses pères, le mystère de l'arbre de vie; et il se souvenait de la divine promesse : en toi seront bénis tous les peuples de la terre!

Il partit donc la nuit, avec son fils, après avoir coupé de ses propres mains le bois du sacrifice; car, il savait que le monde devait être racheté par le bois.

Ils gagnèrent le sommet du mont Moria! Adam y avait, jadis élevé un autel; Abel,

Caïn, Noé et ses fils y avaient offert des sacrifices au Seigneur (1). Là, enfin, s'éleva plus tard le Temple de Salomon.

Ayant placé le bois sur les épaules de son fils chéri, le père et le fils, la victime et le sacrificateur arrivèrent à l'endroit choisi.

Lorsque Abraham eut dressé l'autel, et placé dessus le bois il saisit d'une main ferme son fils bien aimé, l'espoir de sa race, l'ornement, la joie de sa tribu, sans que celui-ci opposât la moindre résistance.

Qui pourrait douter, après cela, qu'Isaac n'eut été instruit par son père du mystère de l'arbre de vie?

Cependant, pour appuyer d'autres témoignages la réalité de cette révélation de la cabale, je veux rapporter, ici, les paroles suivantes du savant et discret Reuchlin (2), auquel le monde chrétien doit tant ! Il fut, en effet, le premier chrétien qui enseigna la langue hébraïque ; et il a très savamment traité de nombreux sujets utiles à notre foi, s'y adaptant d'une façon parfaite, sujets qu'il a tirés de l'histoire même des Hébreux.

« Si, dit-il, Isaac n'avait pas reçu de son père cette tradition, transmise par la Cabale, que le genre humain serait sauvé par le bois de vie; par le sacrifice de ce juste, annoncé

(1) Genebr. *Chronolog.* hebr. f° 115.
(2) Idem. *Chronolog.* . f° 711.

par l'ange, qui s'offrirait de lui-même en holocauste, il n'eut certainement pas (toute vie ayant horreur de la mort) fait preuve d'une telle bonne volonté, souriant au trépas suspendu sur sa tête, l'acceptant d'un cœur joyeux! Cédant à la faiblesse de l'humaine nature, il se fût dérobé à cette rigoureuse éventualité. Tout au moins, eût-il tenté soit de fléchir par de touchantes supplications, la rigueur de son père, soit de se soustraire à celle-ci. Au lieu de cela, estimant qu'il devait être lui-même cette victime, par laquelle le monde serait racheté de la tache originelle, rien ne lui semblait plus agréable que ce sacrifice, plus doux que cette mort, qui, dans sa pensée, devait sauver le genre humain tout entier ! »

Tels sont les arguments de Reuchlin.

Mais, tous ces grands penseurs, qui se sont fait les champions de la Cabale, se trouvent en butte aux railleries de sophistes verbaux. Ceux-ci, n'attachant d'importance qu'aux seuls faits qui tombent sous nos sens physiques et illusoires, s'acharnent à dénigrer ces vérités éternelles, soit qu'ils les ignorent ou soient incapables de les comprendre.

Ils peuvent japper à leur aise, comme des chiens furieux, chaque fois qu'ils se heurtent à quelque secret inaccessible à leur entendement. Ils peuvent exercer leur rage impuis-

sante sur tout ce qu'ils ignorent, sur les vérités sublimes, profondes, divines, auxquelles ils s'attaquent. Ils ressemblent à ces chèvres, qui toujours fébriles, selon l'expression de Varron, corrompent tout ce qu'elles touchent de leur haleine pestifère.

Pour nous, repoussant tout ce venin, grâce à un antidote céleste, remède souverain, nous exposerons les Arcanes, tels que les sages nous les ont transmis, et nous parlerons des mystères, mais en langage mystique pour les sauvegarder.

A quelle tâche plus noble, plus juste, plus utile à notre foi pourrais-je bien consacrer mes efforts, qu'à celle ayant pour but de rendre accessibles à tous ces mystères relatifs au bois de vie, à la révélation qui, d'après les cabalistes, en fut directement faite par un ange !

En effet, l'ange Raziel, duquel il a déjà été parlé plus haut, descendit du ciel pour annoncer à Adam la venue d'un Sauveur.

D'autre part, l'ange Gabriel fut envoyé à la Très-Sainte Vierge Marie ; pour lui faire part de la venue du Messie, attendu depuis si longtemps par nos Pères.

Adam fut profondément troublé, en apprenant qu'il avait perdu la grâce de Dieu ; de même, les paroles de l'Ange jetèrent la Vierge dans un grand trouble.

Raziel consola Adam par ces paroles : « Ne t'afflige pas outre mesure ; il sortira de ta race un homme juste, ami de la paix, dont le nom contiendra ces quatre lettres יהוה.

Gabriel, de son côté, dit à la Vierge, pour lui rendre courage : « Ne craignez rien, Marie ! Vous avez trouvé grâce devant Dieu ? Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, que vous appellerez Jésus (ce nom est identique au nom tetragrammaton, ainsi qu'on l'a vu plus haut) ; il sera grand devant l'Eternel et on l'appellera le Fils du Très-Haut ! »

Adam, après avoir été réconforté par l'ange, alla se fixer sur le mont Moria. La Vierge, après la salutation angélique, se retira promptement sur la montagne.

Adam sur le Moria, rendit grâces à la miséricorde de Dieu. La Vierge, sur la montagne, entonna un cantique d'action de grâces : « Mon âme exalte le Seigneur, etc., etc. »

Enfin, il fut annoncé à Adam que le salut sortirait du bois, pour tous ceux qui l'attendaient ; la même prophétie fut faite à la Bienheureuse Vierge Marie, au sujet de son fils, ce fruit béni de ses entrailles, qui donna sa vie sur la Croix et dont la mort a, véritablement, racheté le monde.

Ce fut donc bien le vrai juste annoncé à Adam ; préfiguré par le juste Abel et par le

pacifique Isaac; et, lorsque les temps furent accomplis, lorsque l'heure indiquée par les Prophètes fut arrivée, il vint, lui-même, résumer en lui toutes ces figures.

C'est pour cela qu'inspirée par le Ciel, l'épouse du cantique s'adresse ainsi à l'époux : « Montre-moi celui après lequel mon cœur soupire ! Où est dressée la table du festin ? Où est la couche, où tu te reposes au milieu du jour ? »

En Jésus-Christ, à l'époque de l'Incarnation et de la Passion, plus d'ombres, ni de figures, la réalité même.

Ces révélations, et d'autres de même nature, du plus haut intérêt pour la Religion chrétienne, se trouvent dans la tradition, pieusement conservée, des Patriarches, c'est-à-dire dans la Cabale.

Si elles peuvent être proposées aux méditations attentives des véritables chrétiens, il n'est pas douteux, non plus, qu'elles peuvent également servir à réfuter efficacement les erreurs des Juifs, des sectateurs d'Arius et autres hérétiques de même sorte, ainsi qu'il appert des conclusions cabalistiques du grand Pic de la Mirandole.

Aussi, pour l'honneur, pour la gloire de la Cabale, il me paraît utile de rapporter, ci-après, quelques-unes de ces conclusions :

« Le cabaliste hébreu est forcé, d'après les

enseignements, les règles de la science cabalistique, d'admettre nécessairement la Trinité et la distinction de chacune des Personnes divines : Père, Fils et Saint-Esprit.

La religion chrétienne impose précisément le même dogme, sans y rien ajouter, retrancher, ni changer. Si l'on admet les enseignements de la Cabale, on peut facilement réfuter : non seulement ceux qui nient la Trinité, mais encore ceux qui la conçoivent d'une façon différente de celle de l'Eglise catholique : tels les disciples d'Arius, de Sabellionus et autres hérésiaques du même genre.

Aucun cabaliste hébreu ne peut nier que le nom de Jésus, interprété d'après la méthode, d'après les règles de la Cabale, signifie clairement ceci et pas autre chose: Dieu, fils de Dieu et Sagesse du Père unissant étroitement la nature humaine à l'unité divine par l'intermédiaire de la troisième personne divine, qui est le feu ardent de l'Amour.

De même, si cette parole du Prophète : Ils ont vendu le Juste à prix d'argent ! est expliquée cabalistiquement, elle ne signifie pas autre chose que ceci : Dieu, notre Rédempteur, a été livré à prix d'argent.

Si l'on ajoute l'Astrologie à la Cabale, on comprendra que le dimanche convient mieux que le samedi, pour le repos septenaire et

l'union pacifique en Christ. Il résulte clairement, des enseignements de la Cabale, que la venue du Messie rendit désormais, la circoncision inutile.

On saisit de même, par les bases de la tradition cabalistique que Jésus a pu dire, à bon droit : J'étais déjà avant qu'Abraham ne fut né !

Par l'éclipse de soleil, qui se produisit au moment où le Christ expirait sur la Croix, on peut connaître, toujours d'après la Cabale, que celui qui souffrait alors sur le bois de rédemption, était bien le Fils de Dieu, le véritable Messie.

La lettre Schin, qui se trouve placée au milieu du nom de Jésus, indique aux cababilistes que le monde fut alors en paix, comme au point culminant de sa perfection ; et l'union de la lettre Iod à la lettre Vau, qui se fit en Christ, affirme que le Sauveur était bien le Fils de Dieu, fait homme.

Outre les arguments, accumulés à chaque page de ses *Conclusions cabalistiques*, Pic de la Mirandole, ce philosophe illustre, en produit d'autres qui permettent d'établir cabalistiquement la réalité des mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, du Verbe divin dans l'humaine nature, de la divinité du Messie venu parmi nous.

Ils peuvent également servir à réfuter les

monstrueuses doctrines de ce siècle sur la virginité de la Sainte-Vierge Marie, avant et après sa conception ; sur la Passion du Christ, sur sa mort, sur le prix de celle-ci et sur la présence réelle matérielle de son corps dans l'Eucharistie.

Pic traite aussi des ordres d'anges, de la cause du péché originel, de son expiation, de l'immortalité de l'âme, de la création du monde, de la chute des démons, des peines de l'enfer et de beaucoup d'autres choses de ce genre, qu'il avait offert de venir soutenir à Rome, d'après les véritables enseignements de la Sainte Cabale.

Qui donc, maintenant osera infirmer cette partie essentielle de la théologie sacrée relative aux mystères cachés ? Qui pourra, désormais, la qualifier de vaine et d'inutile ?

Quel est l'homme qui, sans s'indigner, sans le condamner, pourra écouter, à l'avenir le tapage absurde et violent de ces déclamateurs qui s'attaquent continuellement à notre science ?

Qu'ils nous laissent donc en paix; qu'ils ne nous fatiguent pas plus longtemps les oreilles, tous ces colporteurs de sornettes, tous ces imposteurs, dis-je (pour ne pas les qualifier de fauteurs d'une fourberie diabolique) qui taxent de mensonge, de superstition tout ce qui touche à la Cabale ! Ces

hommes qui, à l'exemple de l'impie Mahomet (lequel voulant interdire à sa nation l'usage du vin, du rouge surtout, affirma audacieusement, qu'il n'était pas un grain de raisin rouge qui ne fut le réceptacle du démon), pour persuader que notre Sainte Cabale doit-être rejetée, ont l'impudence d'avancer qu'il ne s'y trouve pas un mot, qui ne trahisse l'abominable, l'infernale ruse des démons! Qu'ils nous laissent en paix, je le répète, ces honteux détracteurs de la Cabale! On doit les considérer comme le fléau de l'humanité, comme la ruine de la religion chrétienne, eux qui osent qualifier de superstition ce que les cabalistes rapportent pieusement, saintement au sujet du Christ! Leur forfait est abominable, impie; et, jamais jusqu'ici, mortel n'avait eu à en constater de semblable!

Mais, pour qu'ils ne me taxent pas d'imposteur, comme ayant rapporté les conclusions de Pic en faveur de la Cabale, sans les vérifier et sans m'informer si elles étaient admises par l'Eglise, je leur apprendrai que celle-ci les a officiellement acceptées et approuvées.

J'en tire la preuve d'une bulle du souverain pontife, Alexandre VI, qui prend Pic sous sa protection, le vengeant ainsi des calomnies répandues par des ignorants contre ses

« Conclusions cabalistiques » et ses autres ouvrages...

Mais, pour établir solidement la réalité de la traditon cabalistique, il est temps d'exposer et de réfuter les arguments qu'on y oppose.

De tous les auteurs qui ont écrit contre la Cabale, s'efforçant d'en renverser la base plutôt par de fades plaisanteries que par de solides arguments, il en est deux, surtout, que j'estime devoir être particulièrement refutés.

Le premier, parmi les modernes, est le médecin de Venise : Georges Ragusius; le second, le F. Marinus Mercenus (1), de l'ordre des Frères Mineurs.

Ragusius, s'inspirant de Démocrite, a combattu presque toutes les sciences par la raillerie.

Mercenus, lui, ne s'en est pris qu'à la Cabale, s'attaquant furieusement et spécialement aux œuvres du pieux et très profond Georgius Venetus, des Frères Mineurs.

L'un et l'autre, toutefois, poussés par une haine ou une ignorance semblable, je ne sais, ont tenté contre elle le même effort, ainsi qu'on va le voir.

Voici les arguments de Ragusius.

(1) Mersenne.

1° Il est possible d'ajouter d'autres noms aux dix noms divins, appelés Séphiroth par les Hébreux. Ceux-ci ne renferment en eux aucun mystère. Si les Rabbins prétendent que tous les autres noms de Dieu peuvent être ramenées à ces dix, je prétends, moi, qu'on peut les ramener aussi à un seul, l'infini, Ain Soph.

De même, le mystère des cinquante portes de l'intelligence est une véritable fiction ; de sorte que tout ce qui est enseigné à ce sujet n'est qu'une suite de fables.

2° Il n'y a aucun mystère dans le nom Tétragrammaton, ni dans les transpositions qu'on fait subir aux lettres des autres noms divins. Tout ce qu'on peut débiter à ce propos ne se sera donc qu'absurdité. Exemple : אל Dieu, devient לא Rien ; שדי Shadaï, tout puissant, se transforme en ידש, Impuissant ; ברא, créateur en ארב trompeur ; מלך Roi, en כלם, critiqueur acerbe ;

3° Aucun mot hébreu n'a de puissance en soi ; les démons ne peuvent donc être mis en œuvre par le pouvoir de ces mots eux-mêmes, mais par l'ordre de Dieu ;

4° Les mots hébraïques n'ont pas plus de puissance que les mots latins ; Deus exercituum, Dieu des armées, a la même valeur que Alei Tsebaoth.

5° L'Eglise n'a conservé certains mots

hébraïques dans son rituel, que pour frapper l'imagination des fidèles, par des sons étrangers.

6° La langue hébraïque n'est pas la langue originelle de l'homme;

7° Adam n'a pas donné leurs noms aux animaux d'après leurs propriétés spécifiques; mais plutôt d'après quelques qualités extérieures;

8° Enfin, les caractères hébraïques actuels ne sont pas les mêmes que ceux qui existaient avant la captivité de Babylone, ainsi qu'en témoigne Saint-Jérôme, dans la préface de sa Vulgate.

Voilà tous les arguments — je n'en ai pas trouvé d'autres — par lesquels Ragusius, dans sa jactance, se vante d'avoir renversé de fond en comble l'édifice cabalistique, d'avoir démontré surabondamment que la science des anciens sages est vaine et entachée de superstition.

Qu'il me permette de le lui dire, en lui rappelant un vieil adage : il me sera tout aussi facile de réduire à néant son argumentation, peu solide à la vérité et confinant à la démence, qu'à un lièvre de manger une poire!

Tout d'abord, je reconnais, sans difficulté, qu'on peut effectivement ajouter d'autres noms aux dix grands noms divins. Mais,

Dieu n'a pas besoin d'un plus grand nombre de noms, puisque, d'après les théologiens, il est Un en lui-même. Je dirai plus : il n'est pas possible d'assigner un nom propre à Dieu, considéré dans son Unité. En lui, en effet, un seul les contient tous; et tous se résument en un seul, selon cette affirmation du grand Hermès : Dieu n'a aucun nom !

C'est pourquoi nous lisons qu'Athlatus, auquel on demandait un jour quel était le nom de Dieu, répondit qu'aucun nom propre ne pouvait lui convenir.

Il n'est, toutefois, personne d'assez ignorant pour ne pas savoir que Dieu est désigné par certains noms. Ceux-ci le déterminent non dans son essence, mais le spécifient dans les principales œuvres par lesquelles il se manifeste surtout à nous.

Ainsi, on nomme, Amour : la faculté par laquelle il attire à lui ses fidèles; Lumière, celle par laquelle il illumine tout homme venant en ce monde ! C'est pour cela que le Christ — comme le remarque Saint-Hilaire, dans son ouvrage sur l'unité du Père et du Fils, — est appelé Verbe, Force, Sagesse, Droite, Bras, Perle, Trésor, Filet, Charrue, Source, Roche, Pierre Angulaire, Agneau, Homme, Veau, Aigle, Lion, Voie, Vérité, Vie.

Mais pourquoi les Hébreux attribuent-ils à Dieu dix noms, plutôt que neuf ou onze;

pourquoi cinquante Portes de l'Intelligence, et non quarante-neuf ? Pourquoi le Mystère que les cabalistes qualifient de Saint, se cache-t-il dans les nombres dix et cinquante (1) ? Cela est bien simple. Le premier nombre 10, est considéré comme le plus noble, le plus par fait. En effet, il contient en soi, en principe, en puissance d'être, l'universalité des nombres pairs, comme deux, impairs comme trois, et des nombres composés de pairs et d'impairs entre eux, comme cinq, etc.

Le second, 50, est le nombre du Pardon, de la Pitié.

Bien que nous devions exposer ailleurs les mystères, qui, d'après la Cabale, se cachent sous les nombres, ce ne sera point, pensons-nous, nous éloigner de notre sujet actuel. que de dire, dès maintenant, quelque chose de leur valeur.

Donc, pour faire comprendre les diverses significations des Livres Saints, et pour bien établir les mystères des nombres, nous allons exposer, ici, ce que pensait et écrivait Saint-Hilaire, à ce sujet :

« On ne doit pas ignorer (dit-il dans son commentaire sur les Psaumes, où il recherche pourquoi l'ordre de ceux-ci n'est pas réglé d'après le sujet traité — car, il arrive fré-

(1) Bungus. *De numer. myster.* Ch. du Denaire.

quemment que des psaumes, composés antérieurement, sont classés après d'autres qui leur sont postérieurs) que chez les Hébreux, les psaumes n'occupent pas de rang distinct. Ils sont classés à la suite les uns des autres, sans numéro d'ordre, comme un, deux, trois, cinquante, cent, et comme formant un seul tout. »

Si l'on en croit une très ancienne tradition, Esdras les amassa sans ordre, les prenant de tous auteurs, et de toutes époques, et il les réunit en un seul volume.

Mais, lorsque les 70 Sages de la Synagogue qui, d'après la règle instituée par Moïse, veillaient, à la conservation de la Doctrine et de la loi, lorsque ces sages eurent reçu, du roi Ptolémée la mission de traduire, de l'hébreu en grec, tous les livres sacrés, connaissant par une révélation divine la vertu des Psaumes, ils classèrent ceux-ci par ordre et par numéros, attribuant à chacun selon sa vertu et sa secrète puissance, le nombre qui lui correspondait par sa signification et propriété particulière.

Ainsi s'exprime saint Hilaire. De ce qui précède résulte clairement, comme le fait justement remarquer Pic de la Mirandole, que le numéro du Psaume indique sa vertu, son efficacité ! Et, il en déduit que Dieu peut être prouvé par les Nombres.

Indépendamment de cela Pic traite encore ces questions, d'un si haut intérêt : Si Dieu est infini ; si c'est un être intelligent ; de quelle façon il exerce sa connaissance ; s'il est la cause première de toutes choses ; s'il est absolu... et autres propositions très intéressantes, du même genre auxquelles il prétend pouvoir répondre par les Nombres.

On rapporte également que saint Jérôme, dans son ouvrage contre l'hérésiarque Jovinien, estime que le nombre Deux est néfaste. Aussi, peut-on lire, au chapitre 7 du dit ouvrage, qu'à propos du second jour de la création, la Bible ne dit pas : « Et Dieu considéra qu'il était bon ! »

Il convient de faire remarquer également qu'au moment du déluge, Dieu ordonna à Noë d'enfermer dans l'arche deux couples seulement d'animaux impurs contre sept d'animaux purs.

Que pourrais-je ajouter, je le demande, sur la puissance des Nombres !

Certes, si les cabalistes, Pythagore, Platon et leurs disciples se fussent seuls, occupés des mystères des nombres, ce n'eut peut-être pas été suffisant pour établir péremptoirement qu'ils en récelaient de véritables. Mais, après saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, Origène, saint Ambroise, saint Augustin, qui l'ont démontré à la lumière

de la foi, par les mystères de la Religion, quoi d'étonnant à ce que, marchant sur les traces de ces Pères de l'Eglise, nous pensions à notre tour, que les nombres cachent plusieurs profonds mystères !

Il est donc certain que le symbole des cinquante portes de l'intelligence voile un arcane véritable. Celles-ci, en effet, aux dires des Théologiens les plus mystérieux, ne désignent pas autre chose que la contemplation divine, grâce à laquelle au moyen des 50 degrés indiqués cabalistiquement dans la Genèse, nous pouvons arriver à une connaissance parfaite des créatures.

De plus, nous le répétons, le nombre 50 est attribué à la Pitié, à la Miséricorde. Il est, en outre, considéré comme le plus saint, le plus agréable selon l'esprit de la nature, parce que, dit Bungus, issu de la puissance du triangle rectangle, il révèle le principe de génération de toutes choses, lequel est en accord parfait avec les degrés de la Genèse ; dans ceux-ci, de même que dans le nombre 50, qui est celui de la Miséricorde, nous pouvons contempler le Créateur suprême, Principe de toutes choses.

Mais, nous traitons longuement, autre part, de ce sujet.

Le second argument de Raguseius est que le grand nom יהוה, que les anciens tra-

duisaient par Anekphoniton, l'Ineffable, ne contient dans ses profondeurs, aucun mystère.

Je m'inscris absolument en faux contre cette affirmation !

Ce nom très-saint est, en effet redoutable, admirable, adorable. Aussi, sous l'ancienne Loi, ne le prononçait-on jamais ! On le remplaçait par le nom Adonaï, sous lequel on l'adorait avec un profond respect, comme sous un voile, sous un vêtement.

C'est également sous ce vocable que l'ont désigné les Apôtres, au témoignage de Génébrandus ; de même les Sybilles, les Septante, Origènes (dans l'Hexaplis) ; saint Epiphane (Hérési., 76) ; Tertullien (dans son traité : de la Résurrection de la Chair) ; de même le plus ancien traducteur ; de même tous les anciens Pères et commentateurs : saint Jérôme, Damascenus, Theodoritus, Litanus, Londanus, Reuchlin, Vatablus, Mercerus et tous les Rabbins.

Le nom Anekphoniton traduit donc exactement ce nom Très-Saint. Les R. R. rapportent qu'interrogé par Jacob, qui lui demandait quel était son nom, l'Ange répondit : Pourquoi cherches-tu à connaître mon nom, qui doit rester caché ?

On doit croire également que ce nom n'a pas été donné à Dieu par les hommes — ce

qui a eu lieu pour beaucoup d'autres noms divins, choisis en raison des qualités qu'ils manifestent, — mais, que c'est Dieu lui-même qui se l'est attribué comme le plus saint, le plus en rapport avec sa nature éternelle.

On peut faire cette déduction, notamment, de ce que, dans les Livres saints, on trouve constamment cette interjection mystérieuse : Moi, Jehovah : יהוה.

Il est évident qu'on doit lui attribuer un sens profond, et ne pas s'en tenir à sa forme littérale et superficielle.

Si elle ne cachait, en soi, rien de secret, ce serait bien inutilement qu'on la retrouverait aussi fréquemment, jusqu'à trois et quatre fois dans une ligne de quelques mots. Et ce n'est pas sans un motif impérieux que le grand saint Basile, dans son homélie sur la Genèse, 10, affirme qu'on ne peut avancer, sans blasphème, qu'un seul mot de l'Ecriture Sainte est inutile ou superflu !

Si cette expression n'est pas inutile, il est donc permis de rechercher ce qu'elle signifie, clairement et mystiquement.

Tout d'abord, ce nom admirable יהוה Jehovah, que les hommes n'ont ni trouvé, ni imaginé, — mais qu'ils ont reçu de Dieu lui-même — est celui de tous qui convient le mieux au Créateur Suprême ! Il énonce par

une sorte de manifestation divine, aussi bien et aussi intelligiblement que possible la substance et l'essence divine. Il le fait cependant d'une façon inadéquate, en ce sens qu'il ne peut y avoir de commune mesure entre Dieu et la créature.

Les autres noms divins, au contraire, sont plus exacts, plus adéquats dans leur signification. Ils donnent l'idée d'une sorte de mélange d'alliance, du divin avec l'humain (ainsi que le prouvent Chatarinus et Roselus dans leur Trismégiste), puisqu'ils sont choisis par analogie, par similitude, en raison des actes attribués à Dieu, actes qui se retrouvent, bien que très imparfaits, dans notre propre nature.

Rabbi Moses Maïmonide dans son Guide des égarés, se range à cette opinion : « Tous les noms de Dieu, écrit-il, ont été choisis d'après les œuvres divines qu'ils manifestent, à l'exception du nom Tétragrammaton ».

Mais, pour nous élever à des considérations plus hautes, disons qu'il est prouvé à ceux qui savent que les nombres correspondant aux lettres de ce nom divin, sont tous les nombres du cercle.

En effet, Iod égale 10 ; Hé 5 ; Vau 6 ; le second Hé 5 ; cela démontre que Dieu est une véritable sphère, et que son processus se développe selon l'ordre circulaire. Tout sort de lui, tout revient en lui !

Ne l'atteste-t-il pas lui-même par la bouche du prophète Isaïe, lorsqu'il déclare : « Je suis le Premier et le Dernier, tout est l'œuvre de mes mains ! »

Effectivement, de même que les rayons d'un cercle, issus du centre. se dirigent vers la circonférence ; de même, par contre, ces mêmes rayons sont tous ramenés de la circonférence au centre.

Il en est de même pour Dieu, sphère véritable, d'après Hermès, cet ancien et très savant philosophe.

Tout est contenu en Lui ! Toutes les créatures, quelles qu'elles soient, procèdent de Lui et retournent également en Lui !

C'est en lui qu'elles habitent, qu'elles se meuvent, qu'elles vivent, selon cette parole de l'apôtre saint Paul : « Nous vivons en lui, nous y agissons, nous y sommes tous contenus !

C'est pourquoi, dit Reuchlin, le nom Tétragrammaton, commençant par Iod, a été choisi par Dieu à notre intention, afin que nous reconnaissions en Lui le Point Infini, l'élément de tout nombre c'est-à-dire de toute chose !

Iod vaut dix; et, dans la composition du nomTétragrammaton, il est la dixième lettre; comme suit: Ioha, Iao, Iai; où, après Tétragrammaton, on trouve le nom Iao, qui

n'est autre, par l'équivalence des nombres qui le composent, que le nom Ehieh, lui-même, lequel veut dire : Celui Est.

Il signifie également l'essence du Créateur, ainsi qu'il est dit dans l'Exode, 3 : Ehieh m'a envoyé vers vous !

D'autre part, יהו Iehou est le sceau de Dieu, dont Ehieh a scellé le monde ! On le nomme pour cela אמת Emeth, c'est-à-dire : vérité, attendu qu'il donne naissance en se multipliant lui-même (יהו)^2 arithmétiquement a אמת.

Vient ensuite le nom Iah. C'est celui de l'essence divine ; c'est par lui que Dieu châtie et récompense, comme le dit le saint Psalmiste : Si vous tenez compte de nos iniquités, Iah !

Le nom Tétragrammaton engendre donc trois autres noms, qui manifestent l'essence infinie de Dieu : l'Ineffable, Ehieh et Iah. On les traduit par : *Quid est*, qu'on formule מה, Quid ?

En effet, Tétragrammaton : Iod, Hé, Vau, Hé, par l'égalité des nombres, équivaut à Ma.

L'un et l'autre donnent 45, comme on le voit ci-après :

10	י	ו	6
6	ו	א	1
4	ד	ו	6
5	ה	ה	5
1	א	א	1

מ	40
ה	5

Lorsque Moïse eut demandé : De quel nom l'appellerai-je ? Il lui fut répondu : Ehieh !

Et, maintenant, si l'on considère attentivement les paroles suivantes de l'Esprit Saint, rapportées également par l'Exode, 3, et non sans raison : Pour moi quel est son nom, quel est-il ? et si l'on en prend les lettres finales, on constatera qu'elles forment le nom ineffable de quatre lettres, יהוה dont le commencement est Eieh, le milieu Iah, la fin, infinitude.

Un grand mystère est également caché dans la transposition des lettres du saint Té-

tragramme, ainsi que nous l'exposons ailleurs.

Les adversaires des cabalistes tournent, il est vrai, en ridicule cette section de la Cabale, qui traite de l'évolution des lettres. Ils la représentent comme sans valeur et indigne d'un esprit sérieux. Elle épilogue lamentablement, disent-ils, sur les accents des lettres, les nombres, les transpositions, l'inversion des mots et les double sens.

Par contre, ils admettent partiellement celle qui se borne à interpréter la loi écrite, c'est-à-dire celle qui contient les enseignements secrets relatifs à la législation, au sens spirituel et allégorique des Ecritures, à l'enseignement traditionnel de la Synagogue,

Fort bien ! mais peut-on accepter une partie de la Cabale et rejeter l'autre ?

Que ces détracteurs de la tradition citent un seul rabbin, qui, cherchant à pénétrer le sens secret de la loi, n'ait pas eu recours à la transposition des lettres !

Puis, quel mal peut-il y avoir à employer la commutation des lettres ou des mots, pour arriver à pénétrer le sens secret, caché sous ces lettres ou sous les nombres ?

Exemple : dans Zacharie, 3, le mot צמח qui signifie rejeton, a la même valeur numérique que le mot מנחם, lequel veut dire consolateur, qui est le nom du Messie. La

somme des lettres de chacun de ces deux mots donne également 158.

Isaïe, lui aussi, emploie très judicieusement la commutation des lettres et des mots. Qu'on en juge, chap. XXV. Il est écrit... ששך au lieu de בבל, afin que le roi de Babylone ne prît pas en haine les Israélites.

De même saint Jérôme et Munster, dans leurs commentaires de ce prophète.

De plus, s'il n'était pas permis de rechercher le sens caché des lettres, pourquoi Dieu lui-même, dans Isaïe, 21, vers, 22, prescrit-il d'écrire, de transposer, d'employer les uns pour les autres, les lettres elles-mêmes et les caractères divins, lorsqu'il s'agit d'exprimer les choses divines !

Pourquoi, enfin, les anciens Pères, ont-ils affirmé que l'Ecriture Sainte, tout entière, avait plusieurs sens, si le sens littéral suffisait ?

Saint Jérome et saint Chrysostome ne déchirent-ils pas parfois le sens littéral, qui est, en quelque sorte, l'enveloppe de l'autre.

Saint Grégoire de Rome et saint Grégoire de Nazianze essaient, l'un et l'autre, de pénétrer jusqu'à l'âme du Sépher, dissimulé sous la forme comme sous un voile.

Damascène, puis saint Ambroise livrent le sens positif et le symbolique. Enfin, saint Augustin, saint Basile, dans leurs poésies

mystiques, célèbrent sur le mode lyrique tous les mystères que les cabalistes se contentent de défendre simplement, d'une façon différente, suivant les individus, et les philosophes profanes les rejettent en bloc parce qu'ils sont incapables de les comprendre !

S'il semble, à première vue, que quelque absurdité puisse sortir de la transposition des autres noms divins, des maîtres d'une science profonde, d'une haute sagesse, cités par l'antique tradition hébraïque, affirment que ces absurdités ne sont qu'apparentes.

Exemple : la transposition du nom El, Dieu ; qui donne La : Rien !

Evidemment, cela cache quelque mystère. En effet, tout ce que de savants théologiens proclament au sujet de Dieu, est exprimé non par affirmation, mais par négation. Ainsi, Dieu n'est ni un ange, ni une âme, ni le ciel : il est au-desssus de tout cela. C'est ce qui a fait dire à saint Denis que Dieu n'est ni nombre, ni Ordre, ni Un, ni Unité.

Il convient de raisonner de même pour tous les autres noms. Shadai, par exemple, manifeste la toute puissance absolue de Dieu ; et inversement, la faiblesse des créatures. Et, de fait, tout ce qui existe à part lui, Dieu, l'Etre par excellence, n'est que faiblesse, comparé à cet Etre infini.

Rien d'étonnnant, de même, à ce que le

nom Bara, créateur, donne, par inversion : traître, insidieux. C'est ce qui permet au saint Prophète d'appeler Dieu l'auteur du mal : « Dieu, dit-il, fait le bien et crée le mal. »

Mais, la lettre tue et l'Esprit vivifie! On doit donc admettre que ces paroles renferment un sens secret. En effet, Dieu faisant le bien, signifie Dieu créant en puissance l'idée contenant le germe du bien ; Dieu faisant le mal, veut dire Dieu créant la matière, qui figure le mal, puisqu'elle est faite de rien.

Rien est nécessairement le mal, et les philosophes ne l'ignorent point. Donc, en réalité, faire le bien veut dire créer la forme; faire le mal signifie créer la matière. Ainsi, Dieu est, à la fois, créateur et destructeur! créateur du Monde, assurément; mais, aussi, seul maître de le détruire, de le rendre au néant, selon son bon plaisir.

Et de fait, il engloutit dans un cataclysme universel toute créature vivant sur la terre ; effaçant de l'élément adamique toute substance corporelle, depuis l'homme jusqu'aux animaux : terrestres aquatiques et volatiles (Gen. 7) : Tout ce qui avait un souffle de vie périt.

Il en sera de nouveau ainsi, lorsqu'il viendra juger le monde par le feu. Car, de même qu'il a fait toute chose par une simple voli-

tion de sa libre volonté, de même, détruira-t-il tout en le plongeant dans une fournaise effroyable!

Le même raisonnement peut être appliqué au nom מלך Meleck, Roi, qui, inversé, donne כלם contempteur acerbe !

Quant au troisième argument de Raguguseius, nous concédons que les mots hébraïques, considérés dans leur propre puissance, n'ont par eux-mêmes, aucune vertu. Mais, en tant que formés du Verbe de Dieu, il n'est pas contestable qu'ils possèdent quelque efficacité.

Ne voyons-nous pas les possédés, lorsqu'on prononce sur eux ou qu'on leur impose, d'une façon quelconque le très saint de nom de Jésus, qui n'est autre que le nom Tetragrammaton, ne les voyons-nous pas, dis-je, tourmentés avec la plus grande violence par le Démon !

Mais, Raguseius déploie toutes ses forces contre les cabalistes ; il fait même preuve de peu de jugement, lorsqu'il les poursuit de ses imputations calomnieuses, les accusant de prétendre que le premier venu, en prononçant comme il convient les mots hébraïques, peut prédire l'avenir, guérir les maladies, commander aux bêtes fauves.

Nous allons prouver que ses calomnies, les prétendues monstruosités qu'il évoque se-

raient facilement réduites à néant par tout homme de bonne foi, mème d'un savoir médiocre, pourvu qu'il fût instruit des mystères des lettres.

Nous montrerons également que les attaques grossières qu'il dirige contre la Cabale, avec autant de mauvaise foi que d'ignorance, ne reposent sur aucune base sérieuse. Et nous invitons les lecteurs bienveillants et avisés, à remarquer les propres contradictions de ce critique sans vergogne.

Dans sa lettre 5, qui traite de la Cabale, il déclare que les recherches sur les nombres, auxquelles se livrent les cabalistes, peuvent être utiles pour l'onomancie; et, dans sa lettre 4, consacrée à la dite onomancie, il affirme que cette science ne repose sur aucun fondement : « Leurs écrits, dit-il, cette science elle-même (l'onomancie) tout cela est faux; et les cabalistes qui la professent, sont des imposteurs! Ils utilisent bien la valeur numérique des lettres; mais, c'est pour dévoiler, çà et là, les mystères de la sainte Ecriture et non pour prédire l'avenir! »

Telle est l'argumentation littérale de notre contradicteur.

Eh bien! Je le demande : un homme d'esprit sain, peut-il pousser l'audace et la sottise jusqu'à nier le lendemain ce qu'il affirmait la veille!

Quatrième argument. Sur ce point, Raguseius est en contradiction évidente avec tous les anciens théologiens et philosophes hébreux, qui attribuent aux mots hébraïques une sorte de vertu *emphatique* qui les rend efficaces !

Origènes, dans son ouvrage contre Celsus, dit qu'une puissance admirable est cachée dans certains noms sacrés. Pour cette raison, ces noms ne peuvent être traduits dans aucune autre langue ; ils doivent être conservés dans leurs caractères hébraïques eux-mêmes, sous peine de perdre leur vertu.

Tel est l'avis de Zoroastre, d'Orphée, d'Hermès, du divin Platon, de Plotin, de Jamblique, en un mot de tous ces chercheurs éminents, qui se sont efforcés de scruter les choses divines.

Mais, écoutons, je vous prie, Eusèbe, de Césarée, commenter la doctrine sublime de ces Philosophes : « Ne négligeons pas, dit-il (liv. II, chap. 4), le témoignage de Platon, déclarant que certains noms de Dieu recèlent en eux, une véritable force divine. »

Les anciens sages avaient donc raison d'interdire la traduction, dans une autre langue, des noms hébraïques attribués à Dieu.

Pour le même motif, — Platon en témoigne également dans son *Cratile,* — il était prescrit dans la loi, d'employer toujours,

pour la prière, les noms convenant le mieux aux Dieux, ceux qui leur sont le plus agréable, sans jamais y apporter la moindre modification.

De même encore, aujourd'hui, l'Eglise, qui a conservé tout ce qui est utile à notre salut, a gardé intacts certains mots hébraïques, tels : Osannah, Alleluia, Amen, etc., etc.

D'après Raguseius, elle ne les aurait conservés que pour mieux frapper l'imagination des fidèles!

Est-ce bien certain ?

Pourquoi l'Eglise aurait-elle, en effet, conservé ces mots plutôt que les autres ?

Que nos sophistes et autres sévères censeurs répondent, s'ils le peuvent!

S'ils déclarent que cela n'a pas d'importance, c'est donc sans raison aussi, que les Evangélistes ont gardé ces mots étrangers et que l'Eglise après eux les a conservés tels ! Nul chrétien ne saurait penser ainsi, sachant que, dans l'Evangile, il n'est pas un Iota qui n'ait été inspiré par le Saint-Esprit! De plus, s'il suffit d'un mot seul pour frapper l'imagination, que serait-ce de dix, de cent! Il conviendrait donc de réciter l'Evangile tout entier, soit en Hébreu, soit en grec, pour qu'il fît plus d'effet sur les esprits!

L'absurdité d'aussi ridicules affirmations saute aux yeux!

Que Raguseius nous dise donc, sans ambage, pour quelle raison les Evangélistes ont rapporté en Hébreu, ces paroles du Christ : *Eli, Eli, lama azaphtani !* et non celles-ci : *In manus tuas commendo Spiritum meum !* alors que l'une et l'autre exclamation sont consignées, en hébreu, dans les Psaumes ?

Prétendra-t-il également que les paroles, dont le Christ se servit pour ressusciter la fille de Jaïre, n'ont pas un sens mystérieux ?

Saisissant la main de la jeune fille, qui gisait sur le lit funèbre, Il prononça ces deux mots : *Thabita Kumi* : Vois et lève-toi !

Si, en racontant ce grand miracle, saint Marc cite en hébreu, uniquement pour frapper l'imagination des lecteurs, les paroles mêmes du Christ qui rendirent la morte à la lumière et à la vie ; pourquoi, saint Jean, relatant la résurrection de Lazare, ne se sert-il pas des mêmes mots, alors que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le tombeau, et qu'il commençait déjà à se putréfier. Ce serait plus utile encore !

La même question se pose au sujet du mot que le Christ employa, pour rendre l'ouïe au sourd de l'Evangile. Ils lui amenèrent, dit l'Evangéliste, un sourd-muet, en le priant de lui imposer les mains. Le faisant sortir de la foule, Jésus lui mit les doigts dans chaque

oreille; puis, il prit de sa salive, lui en toucha la langue et levant les yeux au ciel, en priant, il prononça en hébreu : *Hiphata* : ouvre-toi !

On peut donc affirmer sans crainte que ces mots étrangers, c'est-à-dire hébraïques (si tant est qu'on puisse qualifier d'étrangers des mots qui appartiennent à la langue véritable, primitive, mystique et très sainte) n'ont pas été choisis par les saints Evangélistes, de leur propre chef, mais bien pieusement conservés par eux. Ils ne les ont pas inventés, mais reçus ; et ils ont une signification bien plus profonde qu'il me paraît tcut d'abord. Exemple : Eli, Eli, lama azaphtani ! Le mot Eloï n'est pas usité en hébreu, comme l'a fort bien fait remarquer Reuchlin. On pourrait peut-être, dit ce savant linguiste, employer Elohaï, mon Dieu ! Mais, il ne convient pas de dénaturer les parcles du prophète, dont l'Homme-Dieu, sur le point d'expirer, se souvint, je pense, et qu'il récita depuis le commencement de sa Passion jusqu'au moment où il rendit l'âme.

Touchant au terme de sa cruelle agonie, il en vint au Psaume 30e (d'après le classement des Septante) et cela pour que le commencement et la fin de sa passion fussent marqués par un même nombre.

De même, en effet, que les Princes des Prêtres offrirent 30 deniers au traître Judas,

pour qu'il leur livrât son maître; de même le Christ offrit à son père la récitation de 30 psaumes avant de mourir !

Méditez, je vous prie, hommes sages, amis de la vérité et de la justice, si ce ne fut pas à bon escient qu'au cours de sa Passion, de son supplice, alors qu'il accomplissait l'œuvre de notre Rédemption, le Christ récita ces 30 Psaumes.

Il les commença au delà du Torrent de Cédron, dans le Jardin des Oliviers, alors que, saisi d'angoisse, il subit les affres d'une sueur de sang.

C'est de cet instant douloureux qu'il est parlé dans le Psaume 54, où il est écrit prophétiquement : *J'invoquerai le Seigneur et il viendra à mou aide, le matin et le soir ; j'élèverai la voix au milieu du jour, et je publierai ses louanges !*

Ainsi, s'entretint-il avec Dieu pendant tout le cours de sa Passion, le soir, le matin et au milieu du jour.

Le plus souvent, il priait secrètement, de cœur plutôt que des lèvres. Le roi Prophète l'avait annoncé : *Je méditerai dans le secret de mon cœur !*

Mais quelquefois aussi, il prononça à haute voix certains versets des psaumes. Une partie de ses disciples, qui se tenaient auprès de la croix, l'entendirent et le racontèrent ensuite ;

les autres, absents sans doute, n'en furent pas témoins !

Au nombre des paroles ainsi recueillies, se trouvaient, — il est permis de le penser, — celles-ci : *Eli, Eli, lama azaphtani*, et : *In manus tuas commendo spiritum meum !*

Quelques-uns estiment que ces paroles ont acquis par là une vertu spéciale pour favoriser l'extase et la délivrance chez les agonisants. Mais, les auteurs hébreux sont muets à ce sujet.

Constatons un fait, qui cache évidemment un profond mystère : Immédiatement après ce Psaume 30e — non avant — se trouve le titre משכיל Maskil, c'est-à-dire Intelligence, Connaissance ou Savoir.

Or, après la mort du Christ, dont la dernière prière fut justement ce trentième Psaume, les Juifs commencèrent à comprendre, à estimer à sa valeur Celui qu'ils avaient méprisé et crucifié. Telles sont les observations de Reuchlin.

Ajoutons que ces paroles du Christ : Eli, Eli, etc., donnent le nombre 75, comme on le voit ci-contre :

1054277	543
עזבתני	למה
1031	1031
אלי	אלי

75

Eli, Eli, Lama azaphtani

On voit là, indiqué par la septième dizaine, que le Christ a accompli la peine totale ! Le nombre 70 indique en effet, la fin du châtiment. Saint Jérôme partage cette opinion, dans ses commentaires d'Isaïe, 23 : *Les nombres 7 et 70*, dit-il, *qui sont formés soit de sept jours, soit de sept décades, expriment l'accomplissement de la peine intégrale. C'est pourquoi il est dit : Tyr, ayant accompli le temps de sa pénitence, sera rétablie dans son état primitif.*

Le Christ a donc accompli le temps de la pénitence non pour lui, mais bien pour l'homme, dont la vie moyenne est de 70 ans selon le saint Psalmiste.

Quant au nombre cinq, il démontre que le corps de Jésus n'était pas un corps *fantomatique*, un corps fluidique, comme le pré-

tendait l'impie Valentin ; mais un corps bien réel et matériel, soumis à la douleur, à l'accablement ; flagellé depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et percé de cinq plaies principales, les plus cruelles.

Il répandit également, par cinq sources vives, ce sang précieux qui nous a lavés de nos œuvres de mort et nous a ouvert l'accès des félicités éternelles !

Enfin, par le nombre 75, le Christ indiquait d'avance son ascension du monde sensible, préfigurée par le nombre 75, vers le monde spirituel et glorieux.

Mais, ne révélons pas, à des demi-savants, ces saints mystères, d'une rigoureuse réalité, et passons à un sujet d'un intérêt moins capital.

Le cinquième argument de Raguseius ne réfute nullement la Cabale. Cet argument consiste à prétendre que la langue hébraïque n'est pas la langue originelle de l'homme. Cela importe peu aux cabalistes ! Toutefois, pour ne pas laisser le lecteur sous le coup de cette allégation, il paraît utile d'y répondre brièvement.

Disons tout d'abord que la première langue humaine, quelle qu'ait été celle-ci, a été nécessairement hiéroglyphique ; c'est-à-dire la plus apte à représenter par des signes les objets qu'elle voulait indiquer.

Cette langue très pure fut donnée à Adam par Dieu lui-même. Elle était en rapport avec la pureté de notre premier Père. C'est d'elle qu'il se servit pour attribuer leurs noms aux animaux, qui se trouvaint dans le Paradis terrestre. C'est par elle qu'il détermina leur nature, leurs qualités essentielles, lesquelles lui étaient connues, selon toute vraisemblance.

Or, les Israëlites ont constamment affirmé, — non sans raison, d'ailleurs — que cette langue admirable, sainte entre toutes, était l'hébreu !

Et, de fait, si l'on considère avec un peu d'attention soit les lettres, soit l'ordre des mots hébraïques, cette vérité apparaît, inattaquable !

Livrons-nous un peu à cet examen : Chaque lettre y est formée d'un triple Iod ; et cela afin de permettre de discerner, dans quelque lettre que ce soit, la Trinité des personnes divines et l'Unité de leur Essence.

Cette vérité est également confirmée par l'étude des racines hébraïques. En effet, de même que les autres lettres sont formées de trois Iod, de même les radicaux ou racines sont constituées par trois lettres.

N'est-il pas admirable aussi que, d'un triple alphabet disposé cabalistiquement, on puisse immédiatement construire tous les radicaux !

Cela ne se voit, croyons-nous dans aucune autre langue. Et chose incroyable, il est possible, par cette méthode d'arriver à la connaissance parfaite de l'hébreu dans l'espace d'un mois!

Mais réservons cette étude pour un autre ouvrage, s'il plaît à Dieu.

Aussi me bornerai-je, ici, à apprendre au lecteur que la langue hébraïque fut celle-même, que parla Adam.

Après la tentative faite pour construire la tour de Babel, tentative au cours de laquelle se produisirent la ruine, la confusion et la division des langues, quelques saints patriarches conservèrent la langue originelle pure de tout mélange. Ils la transmirent intacte, de siècle en siècle, à quelques-uns de leurs descendants, choisis à cet effet par la sainteté de leur vie, et constitués en assemblée secrète.

Si l'on s'accorde, unanimement, pour faire remonter cette langue à notre premier père, il n'en est pas de même pour la fixation de son nom et de son étymologie. Les uns l'attribuent au patriarche Héber, fils de Salé, dont le nom d'après les hébreux signifie : passage où, d'après les auteurs syriaques : blé, froment; les autres en font remonter la paternité à Abraham, en raison du mot Héber, lequel veut dire au delà, en avant. Ils s'ap-

puient sur ce fait qu'Abraham franchit, le premier, l'Euphrate, d'après l'ordre de Dieu, pour s'établir avec ses fils dans la terre de Chanaan.

Rabbi Salomon se range à cette opinion (sup. 10. *Genèse*) : Les Hébreux déclarait-il furent ainsi nommés parce qu'ils habitaient en nomades, en étrangers, le pays de Chanaan et l'Egypte. Partagent le même avis : Lud, Luait, Lyranus, évêque de Bruges, et hébraïsant très distingué.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas contestable, l'histoire en fait foi, que ce fut à l'époque du patriarche Héber fils de Salé (Rabbi Joseph le qualifie de très sage prophète, parce qu'il donna à son fils le nom de Phaleg, lequel signifie Division), qu'arrivèrent la division des langues et la dispersion des peuples. Et ce fut ce saint Patriarche qui conserva pure, intacte, la langue originelle, c'est-à-dire la langue hébraïque, car son nom ne figure pas parmi ceux des hommes qui ont travaillé à l'édification de la Tour.

Après le déluge, la famille de Sem la garda dans toute sa pureté ; d'où elle parvint, aux dires des Hébreux, jusqu'au Sanhédrin, dans sa forme primitive sans aucune altération. Mais revenons à notre sujet.

Puisque la langue hébraïque est la première de toutes les langues, nous l'avons

établi, il faut bien admettre qu'elle a été donnée à l'homme par la Nature. Pour qu'on ne soit pas tenté de m'accuser de me perdre dans des rêveries rabbiniques, qu'on veuille bien faire attention à ce que l'expérience quotidienne nous montre chez les enfants.

Ne les entendons-nous pas, alors que sortis à peine du sein de leur mère, ils sont déjà soumis aux calamités, aux souffrances de cette vallée de misères, ne les entendons-nous pas traduire leur douleur par des mots hébraïques, quand ils ne l'expriment pas par des larmes !

Plus tard, lorsqu'ils ont un peu grandi, ne les entendons-nous pas réclamer le sein maternel, en balbutiant des sons qui se rapprochent beaucoup des mots hébraïques. Ils semblent interpeller leur mère, lui parler *Da*, *Da*, *Ten*, *Ten*, répétent-ils : Or, en hébreu, Da signifie : mamelle, Then, signifie : donne : et ils ajoutent *Em*, qui veut dire mére ; comme s'ils disaient : Mère, donne-moi ton sein ! Mais, n'insistons pas davantage sur ce sujet, pour le moment !

Le sixième argument de Raguseius est celui-ci : *Adam n'a pas donné leurs noms aux animaux d'après leur nature propre; mais plutôt d'après les particularités de leur forme extérieure.*

Je m'étonne qu'il n'ait pas tenu compte,

sur ce point, de l'opinion contraire, professée par la presque unanimité des Pères.

Voici ce que dit, à ce sujet, l'Ecriture Sainte: *Adam donna à chaque être vivant un nom, qui devint le nom définitif de cet être.*

Les Pères ajoutent que ce nom était celui qui se rapportait le mieux à la nature de l'être qu'il spécifiait. Cette opinion est celle d'Eusèbe de Césarée, (lib, 11, c. 4, *Preparat. Evang.*). « Examinons dit-il, de quelle façon Moïse, homme avisé et sage, a traduit dans la Genèse, ce qui avait été dit verbalement par Adam, longtemps auparavant : *Dieu, écrit le législateur des Hébreux, forma avec de la terre les animaux terrestres et les oiseaux du ciel ; et ils les conduisit vers Adam, afin que celui-ci examinât quel nom il leur donnerait ; et ce nom qu'il imposa à l'âme de vie de chaque animal, devint le nom propre de cet animal.*

Moïse, en déclarant que le nom donné par Adam, fut le nom propre de l'être auquel il s'appliquait, Moïse n'a certainement, pas voulu dire autre chose que ce nom était celui qui s'appropriait le mieux à la nature de l'être qu'il désignait. Ce qui est nommé, ajoute-t-il, c'est la nature même de l'être.

Et, de fait, le nom d'*Adam*, lui-même peut se traduire par Fils de la terre, ou formé de la terre ; en hébreu, Adam signifie terre ; et,

en transposant : nature rouge, corporelle, C'est pour cela que cette expression désigne le fils de la terre, c'est-à-dire l'homme corporel.

L'être humain est également appelé *Enos* ; et ce mot désigne l'homme raisonnable, non l'être corporel ; nouvelle désignation selon la nature de l'être. Les hébreux donnent encore à l'homme le nom d'*Isch*, qui vient du mot *Esch*, lequel signifie : feu. Ils expriment ainsi les qualités ignées chaudes de la nature mâle ; les qualités femelles, au contraire, sont désignées par le mot *Ischa*, parce qu'elles procèdent de l'homme. Il ajoute un peu plus loin : chez les Hébreux, en effet, tous les noms sont adaptés, d'une façon merveilleuse, aux choses qu'ils expriment et cela jusqu'aux éléments constitutifs, des lettres elles-mêmes.

Et, après avoir établi que tous les noms furent donnés par Adam, d'après la nature même des êtres auxquels ils s'appliquaient, Eusèbe ajoute : A quoi bon insister et entasser preuves sur preuves, puisqu'il est prouvé que, chez les Hébreux, chaque chose à reçu la dénomination qui lui convenait le mieux, celle qui se rapportait le mieux à sa nature propre. Ainsi s'exprime ce savant Père de l'Eglise.

La plupart des anciens auteurs, tant hébreux que grecs, ont professé ouvertement

une opinion identique; on la retrouve dans le Zohar, cet ouvrage d'une insondable profondeur. Les Rabbins, Platon (dans son *Cratyle*), Plotin, Jamblique, Joseph, l'Auteur de la paraphrase chaldaïque, Origènes l'ont partagé également. Enfin, après tous ces Pères et écrivains célèbres, le très-érudit Génebrardus l'a faite sienne, à son tour, dans sa *Chronologie*, fol. 21 : *Adam*, dit-il *sur l'ordre de Dieu, imposa leur nom à toutes choses, non d'après leur forme extérieure, mais selon la nature de chacune d'elles.*

J'ajouterai que, de même que la Parole nous a été donnée par Dieu, pour exprimer les sentiments, les conceptions de notre esprit ; de même, il est unanimement admis, et avec raison, que leurs noms ont été donnés aux choses non seulement pour les désigner, mais encore pour déterminer leur nature, pour préciser leur ipseité.

Nous avons longuement traité ce sujet, dans notre commentaire sur les « Conclusions cabalistiques » de Pic de la Mirandole

Septième argument. — Nous nous inscrivons en faux contre cette assertion de Raguseius : qu'on ne possède plus, aujourd'hui, les caractcres hébraïques, en usage avant la captivité de Babylone.

En effet, toute la loi traditionnelle se rapporte à un seul et même type de lettres ainsi

que l'enseigne dans le Talmud, toute l'école au témoignage de Génebrardus (1).

Il résulte de ce fait qu'il n'est pas vraisemblable que les juifs aient transcrit la loi elle-même en caractères différents, l'aient conservée telle, dictée et transmise de leurs descendants, alors qu'ils se conformaient, avec un soin minutieux, aux règles concernant l'emploi des lettres, observant jusqu'aux points les plus futiles.

D'autre part, s'ils avaient jamais modifié la forme des caractères, il leur aurait fallu, également et nécessairement, changer les mystères qui se cachaient sous ceux-ci.

Peut-on modifier un triangle (2), sans changer, en même temps, sa nature de triangle ! On ne saurait nier, toutefois, que quelque modification ait pu être apportée dans la forme des lettres. Rabbi Mosès Gerundensis s'il faut en croire Genebrardus, paraît incliner vers cette hypothèse. Il déclare que les Juifs, ne voulant avoir rien de commun, au point de vue du culte, avec les dix tribus dissidentes d'Israël, adoptèrent les caractères dont on se sert aujourd'hui, c'est-à-dire les caractères carrés, qui ne sont pas tout à fait identiques avec les caractères primitifs.

(1) *Chronologie*. Fol. 183.

(2) Lui ajouter un côté ou un angle, veut dire l'auteur.

Saint Jérome adopte cet avis, dans la préface de la Vulgate. Mais, demandera-t-on, de quelles lettres, de quels caractères se servaient donc autrefois les Juifs ?

Ils employaient deux sortes d'écriture, et se servaient de deux dialectes différents. L'un était à peu près semblable à l'hébreu rabbinique dont on fait usage de nos jours, ou s'en rapprochait sensiblement ; l'autre était le Samaritain. S'étant aperçus que les choses saintes étaient confondues parfois avec les profanes, ils firent choix, pour leur usage propre, d'un dialecte en quelque sorte sacré composé de caractères se rapprochant de l'hébreu rabbinique actuel, abandonnant du même coup l'araméen aux étrangers. Et par étrangers, dit Génebardus, Rabbi Hista entend les Samaritains.

Ribbi affirme qu'à l'origine, la loi fut donnée dans les caractères actuels, caractères désignés, dans le Talmud, sous le nom d'assyriens. Ils furent modifiés, quelquefois, mais rétablis dans leur forme primitive.

Par contre, Rabbi Simon assure qu'à aucune époque, la façon d'écrire et de lire la loi n'aurait été modifiée.

Pour notre compte, nous partageons plutôt l'avis des auteurs précédents, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Toutefois, ils se trompent grossièrement ceux qui croient que les caractères hébraïques

actuels diffèrent des ancien parce qu'Origènes, le prêtre Adamantius et Saint Jérome racontent que, de leur temps le Thau avait la forme d'une croix. Ces Pères n'ont jamais prétendu que la lettre Thau exprimait spécifiquement la croix. Ils ont constaté tout simplement que cette lettre affectait la forme d'une croix, d'un gibet, d'une potence, forme que présente encore le Thau actuel.

Sont également dans l'erreur ceux qui prétendent qu'après l'occupation romaine, les Massorètes ou les Rabbins, par haine de la croix, modifièrent la forme du Thau.

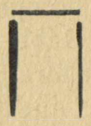
Si c'était exact, quelque historien des choses d'Israël eut fait mention d'un fait de cette importance. D'autre part si les Rabbins avaient modifié la forme du Thau, parce que celle-ci rappelait celle de la croix, pourquoi n'auraient-ils pas changé les autres lettres hébraïques, qui aujourd'hui encore, affectent la même forme.

Tels Tsadé, Gimel renversé, Zaïn, Tsadé final, Noun final, etc, etc. sur la forme des quelles un homme pourrait être suspendu, les bras en croix ?

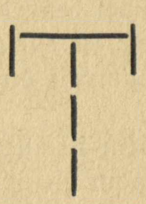
Pourquoi auraient-ils attendu l'an 500 de l'ère chrétienne, pour changer la forme du Thau en haine de la croix ? Qui les aurait empêchés de procéder plus tôt à cette transformation ?

Concluons tous qu'à l'époque d'Origène et de saint Jérôme, le Thau n'offrait pas une autre forme cruciale que celle qu'il affecte encore de nos jours.

On lit, en effet dans Lipsius, liv. 3 de la Croix, c. 5, annot. c. 5, que le gibet des anciens, la fourche patibulaire présentait la forme de la lettre thau, ainsi qu'on le voit dans la figure ci-dessous :



Les condamnés à mort, avant de subir leur peine, portaient cette croix sur leur dos à travers la ville. Arrivés au lieu du supplice, ils étaient attachés sur cette croix étendue sur le sol, après quoi on la redressait de cette façon :



Ajoutons, pour établir nettement que les caractères hébraïques actuels sont les mêmes

que ceux d'autrefois, ajoutons, dis-je, que la forme même des lettres est significative. En effet, Beth veut dire : Maison et affecte la forme d'un toit, d'un abri ; Vau, signifie crochet et en présente l'aspect ; Zaïn se traduit par bâton ; Caf, par courbure ; Schin, par dent, etc., etc.

Mais, je dois répondre aux deux auteurs principaux, qui, dans les temps modernes. ont écrit contre la Cabale. J'ai réfuté les arguments du premier ; passons aux calomnies du second, et la tâche, que je m'étais imposée sera terminée.

La plupart des critiques de Mersenne, sur les problèmes du très savant et très profond Georgius Venetus, nous venons de les réfuter, car elles sont les mêmes que celles de Raguseius.

Nous ne nous attarderons pas à y répondre de nouveau. Nous nous bornerons à examiner rapidement quelques-uns des arguments personnels de ce détracteur de la Cabale, ce qui ne nous coûtera pas grande peine.

Relevons d'abord, en le parcourant hâtivement, les absurdités qui pullulent dans son Commentaire sur la Genèse. Il y confond, Ch. 1. V. 2 art. 3, la doctrine occulte d'Agrippa, justement condamnée, avec la Cabale. Il s'efforce de démontrer, à l'aide d'arguments vides de sens, de raisonnements

stupides, qu'il n'y a aucune différence entre les onomanciens, les magiciens et les cabalistes, si ce n'est celle du nom. Cette différence, au contraire, est colossale ; elle saute aux yeux, si l'on compare les définitions mêmes de ces sciences.

L'onomancie, d'après son nom, est l'art de prédire diaboliquement l'avenir au moyen des noms.

La Magie est également un art diabolique ; grâce au concours des esprits infernaux, elle opère ou semble opérer des merveilles.

La Cabale au contraire est nettement opposée à ces pratiques. C'est un commentaire de l'Ecriture Sainte.

Elle élève l'Esprit jusqu'aux hauteurs les plus sublimes ; conduit l'homme des choses mortelles et passagères jusqu'à la perception des mystères divins, le rend vertueux, le guide sûrement dans la voie de la sagesse.

A l'appui de sa thèse, Mercennus exhibe l'alphabet d'un onomancien fameux (il l'avoue lui-même), alphabet qui n'avait pas encore été divulgué. Et, en agissant ainsi, il se fait l'artisan et le propagateur d'un mal qui sans lui, serait demeuré latent et inconnu. Il essaie bien, il est vrai, de démontrer l'inanité de pratiques, qu'il est le premier à déclarer sans valeur, mais il le fait avec tant de fai-

blesse qu'il semble plutôt leur apporter un regain de force et de vigueur.

Somme toute, il sert mal la cause qu'il entend défendre. Il désire évidemment qu'on mette de côté les ouvrages de ce savant onomancien, ainsi que ceux d'Agrippa, de Cattanus et autres magiciens insensés; il le conseille à ses lecteurs; et, en même temps. il leur enseigne tout ce qui y est contenu! Il fait remarquer en dissertant sur la valeur des nombres. en examinant pour quelle raison l'Unité l'emporte sur le quinaire et non sur le quaternaire; pourquoi le même quaternaire est supérieur au senaire et non au quinaire, etc., etc. Il fait remarquer, dis-je, que le dit auteur du traité onomancien ne s'inspire ni des Platoniciens, Chaldéens, Mages, Cabalistes. ni d'Averroès ou d'Aristote, mais de sa seule expérience!

Ne pense-t-on pas que toutes ces dissertations sont de nature à inciter les curieux à tenter l'épreuve de la magie diabolique, par l'onomancie, alors qu'ils ignoraient jusque-là l'A. B. C. de cette science maudite.

Mercenus cite, en outre, presque en entier, le traité de Thomas Campanella : *Du Sens des choses et de la Magie.*

De cette façon, ceux qui, auparavant n'avaient jamais entendu parler de cet ouvrage

dangereux, peuvent le lire dans le Commentaire sur la Genèse de notre auteur.

Mais, chose plus surprenante encore, Mercenus ne se contente pas de citer les raisons qu'invoque Campanella pour attribuer une âme à toute chose, raisons qu'il traite pourtant d'absurdes, d'erronées, d'inexactes, de contraires au bon sens ; mais, il les explique longuement, sans les réfuter comme il conviendrait. Et cela probablement parce qu'il ignorait l'argument topique à opposer. Son ignorance éclate d'ailleurs en divers autres passages : notamment ci-après, où il aborde la fameuse proposition *L'homme possède-il en soi le pouvoir de guérir certaines maladies ?* et cette autre : qu'est-ce que l'*Idiosyncrasie ?*

S'étant donc proposé de résoudre cette double question et ne pouvant y parvenir, il s'écrie pompeusement : *Qui pent se vanter de connaître l'âme humaine ? Qui peut dire par quelle propriété intrinsèque, intime, elle s'individualise, se différencie d'une autre ?*

Il est facile au lecteur de constater que Mercenus n'a pas compris la question. Il suffira pour cela de considérer le titre qu'il a placé en tête de sa discussion : *Que l'homme ne possède pas en soi le pouvoir de guérir toutes les maladies !*

Contrairement aux auteurs, qui ont traité de ce sujet, il n'écrit pas *une* ou *quelques* ma-

ladies ; mais *toutes* les maladies. Or, personne n'a jamais prétendu que l'homme avait le pouvoir latent de guérir *toutes* les maladies ; ceux, qui ont parlé de ce pouvoir, l'ont restreint à quelques-unes seulement.

Pomponatius qui s'est étendu tout particulièrement sur cette question, dans son traité : *Des Incantations*, chap. 4. s'exprime ainsi : *Les uns, assure-t-on, guérissent la fièvre quarte, mais ne peuvent rien contre les coliques ou la fièvre tierce. D'autres enlèvent le mal de tête, d'autres les maux de jambes, d'autres, etc., etc. Il en est de même des herbes, qui conviennent les unes à certaines maladies, les autres à d'autres !*

Mercenus fait donc preuve soit d'ignorance, soit de mauvaise foi. Par exemple C. 1. V. 26, col. 1848, il se moque des cabalistes, parce que ceux-ci affirment que les lettres du nom d'Adam : A. D. M., symbolisent les trois noms hébreux (אדם דויד משיח) : Adam, David et le Messie ! Ce qui prouverait que l'âme du premier se serait successivement réincarnée dans les deux autres ; et il conclut que les Cabalistes, avec Pythagore, admettent la métempsychose !

Sur cette question encore, comme sur toutes les autres se rapportant aux mystères hébraïques, qu'il va chercher dans les ouvra-

ges des anciens sages pour les discuter, sur cette question encore, dis-je, il décèle la plus complète ignorance, à moins qu'il ne commette une grossière erreur de traduction, ce qui n'arriverait pas au plus modeste des hébraïsants.

Les Cabalistes n'ont jamais affirmé la transmigration des âmes: cela ressort, de toute évidence, du *Talmud* même. Pythagore n'a pas davantage émis cette opinion. s'il faut en croire Aristoxenus, écrivain remarquable et Porphyre. Le mystère que les cabalistes trouvent dans les lettres A. D. M, est celui-ci : Lorsque notre premier Père reçut son nom de l'ange Raziel, il put lire dans ce nom qu'il serait celui du Sauveur du genre humain.

Voici comment :

יהוה

Ecrit en lettres pleines

15	616	15	46	10
הא	ואו	הא	יוד	י

45

40	4	1
ם	ד	א

45

Adam put prévoir que le Messie naîtrait de David, dont la première lettre D. est la seconde de son non, à lui, A D M. Il sut de même que la dernière lettre de son nom, M, préfigurait et désignait d'avance le Messie à venir.

Par cette lettre également, il lui fut révélé que le Christ s'incarnerait dans une Vierge, dont la lettre finale (Mem fermé) figurait le sein très pur et immaculé.

C'est pour la même raison qu'Isaïe, pressentant que cette lettre M, la dernière du nom d'Adam, annonçait la venue du Messie

et signifiait en même temps que la Vierge, de laquelle il naîtrait, resterait pure, après comme avant son enfantement, c'est pour cette raison, dis-je, que le saint Prophète prophétisant au sujet de la Vierge sainte et du Messie, écrivît pour donner plus de force encore à sa parole : *Le Marboh hameschiroh* (pour multiplier son royaume) voulant établir péremptoirement, en se servant de l'M fermé et non de la lettre ordinaire, que le sein très chaste de la Vierge est resté fermé, sans aucune souillure, aussi bien après qu'avant sa parturition.

Le nom d'Adam A. D. M. renferme d'autres mystères, qui ne permettent pas aux cabalistes de nier que ce Messie, pendant si longtemps attendu, ne soit déjà venu.

Mais, revenons à notre sujet.

C. 3, V. 21, Mercenus s'en prend violemment aux cabalistes. Il les traite de champions des athées, de protagonistes de leurs doctrines erronées, et cela parce qu'ils admettent la Nomancie (1) et prétendent trouver dans les lettres de ridicules mystères.

Contre ces rhéteurs, contre ces inventeurs de sornettes, s'exclame-t-il, il convient que tous se dressent; que les pouvoirs publics enx-mêmes prennent les mesures qui s'im-

(1) Astrologie onomantique, tradition arabe.

posent pour parer aux dangers d'une doctrine, laquelle menace de contaminer un grand nombre de citoyens, les hommes simples et les chercheurs surtout !

Certes, en cette diatribe passionnée, Mercennus, sans qu'il s'en doute, prononce sa propre condamnation.

Le gouvernement devrait bien, effectivement lui demander compte non pas de répandre la Cabale, qu'il ignore, mais d'enseigner ouvertement, dans ses écrits, la Magie diabolique !

Cet incroyable moine expose, en effet, tous les genres de divination ; il indique clairement cemment on y procède : par l'hydromancie, au moyen d'un anneau plongé dans l'eau ; par la pyromancie en jetant une victime dans les flammes ; par la géomancie, en traçant des figures sur le sable ; par la lécanomancie, à l'aide d'un bassin rempli d'eau ; par la capnomancie, en projetant des grains de pavot sur des charbons ardents ; par la cascinomancie, au moyen de tenailles, d'une hache, d'un crible : par l'élanomantie, au moyen de farine et de gateaux ; enfin par l'anthropomancie, en se servant de victimes humaines ! Toutes choses, et j'en omets volontairement, qui me font frissonner en écrivant, et même rien qu'en les lisant dans le livre de Mercennus.

Il alléguera, peut-être, qu'en établissant la réalité de ces divinations diaboliques, il a, du même coup, affirmé contre les Athées l'existence d'un Dieu unique! Ignore-t-il donc ce que dit le saint Apôtre: Il ne faut pas commettre le mal, même dans l'espérance d'en faire sortir le bien!

Autre contradiction : Mercenus dit, plus haut, que les cabalistes sont les propagateurs des erreurs des Athées; puis, quelques pages après, il déclare que la Cabale n'est qu'un tissu de sornettes!

Ce qui ne l'empêche pas, C. 1. rat. 3. d'émettre l'avis qu'on peut établir l'existence de Dieu, à l'aide de la Cabale.

D'où il résulte, de son propre aveu que la Cabale n'est pas entièrement condamnée.

Abordons, maintenant, les propositions de Venetus.

Au sujet de la première, Mercennus, avec Léon l'Hébreu, félicite les anciens auteurs de ce que, pour exposer et transmettre au peuple les choses sacrées, ils ont eu recours aux symboles, aux expressions obscures et voilées!

Or, lui-même, attaque, condamne et tourne en ridicule les arcanes cabalistiques, sous le prétexte qu'ils sont très obscurs!

En outre, dans sa critique passionnée du Sepher Ietzirah, ou livre de la création, lequel

est attribué au patriarche Abraham, il déclare que les livres de la Cabale, doivent être pris exotériquement dans leur sens extérieur, et qu'il est inutile, en interprétant les allégories dans leurs moindres détails, d'y chercher un sens secret.

Je ne saurais assez m'étonner de voir Mercennus émettre et écrire de semblables absurdités.

Si, en effet, on ne doit pas prendre naïvement à la lettre les fictions poétiques, imaginées dans l'intérêt de l'humanité, à plus forte raison doit-on scruter, examiner avec soin, interpréter sans négligence, minutieusement, les livres mystérieux, symboliques des cabalistes, puisque ceux-ci, comme l'a très exactement établi Galatinus, peuvent projeter une lumière éclatante sur le sens caché de l'Écriture Sainte.

Cette façon d'enseigner des cabalistes offre de grands avantages. D'abord, elle se sert d'images sensibles, que les ignorants peuvent saisir aussi bien que les sages. Exemple, cette parabole : Un homme sortit pour ensemencer son champ ; tout le monde comprend quelle est cette semence et ce qu'elle produira, etc.

Secundo : les récits s'en retiennent aisément ; une parabole se fixe dans la mémoire la plus rebelle.

Tertio : les idées ayant pour point de départ la sensation, une histoire qui frappe notre imagination imprime plus facilement un symbole dans notre cerveau.

Quarto : c'est un procédé très précieux pour l'esprit à cause du rapport secret, conforme aux lois de l'esprit, qui unit la parabole à la chose spirituelle qu'elle symbolise.

Saint Paul, dont la doctrine est conforme à celle des cabalistes, dit : Les mystères de Dieu, depuis la création du monde, peuvent se lire intellectuellement dans les choses créées.

3e proposition. — Dans son inexpérience de la langue hébraïque et son ignorance des mystères, Mercennus rejette les 32 vases de la sagesse des anciens philosophes hébreux. Cela semble résulter de ce qu'il n'a produit aucun argument à leur encontre.

Pour éviter ce sujet, inconnu de lui, il déclare qu'il le traite à la proposition 206. Or, j'ai lu moi-même attentivement cette proposition, et je dois constater qu'il n'y souffle mot de la question. Il y débite, toutefois, quelques erreurs à propos du Sépher Ietzirah ou livre de la création, dans lequel il est longuement traité de ces 32 voies.

Mais il se borne, selon son habitude, à décocher de vaines attaques contre Guillaume Postel. Il procède de même, dans la plupart

de ses controverses; c'est ainsi qu'il traite Archangelus de Burgonovo de magicien, d'athée; qu'il qualifie d'insensés Charron, Robert Fludd et tous les autres savants adeptes de la Cabale, les déclarant dignes à son jugement féroce, du bûcher, de l'eau, de la roue, des tortures les plus incroyables! Et, après l'avoir, à maintes reprises, traité d'idiot, d'athée, d'instaurateur d'une religion nouvelle, il pense accabler définitivement Postel sous cette véhémente apostrophe :

« Je me demande d'où te peut venir une semblable déformation de l'esprit ! C'est sans doute, qu'en ta qualité d'Européen, peu apte à supporter les ardeurs du soleil d'Orient, tu y as laissé là-bas le peu de cervelle qui te restait. Aussi, grâce à de nouvelles allégories, grossièrement ébauchées, maladroitement amalgamées avec les anciennes, as-tu pu facilement dans tes ouvrages entasser tes folies et élever en France un monument de sottises ! »

Telles sont les discrètes et bienveillantes observations de cette très discrète personne religieuse.

Il n'est pas surprenant que, dans son impuissance à répondre aux solides arguments de Postel, il se répande en insultes contre lui et termine sa discussion par cette conclusion aussi subtile qu'élégante ! *D'ailleurs, tout ce que j'ai cité de cet auteur, se réfute de lui-même.*

Prob. 28. Mercennus déclare qu'il n'y a peut-être pas une seule des propositions de Venetus qu'il n'ait examinée et où il n'ait dû réfuter les erreurs des rabbins, des platoniciens et des magiciens dont elles fourmillent. Or, l'inexactitude de cette affirmation saute aux yeux, puisque de la 1re à la 28e, c'est à peine s'il en critique quatre ou cinq.

Prob. 227. — Il se moque de Venetus, parlant de la stérilité de Rachel à propos de la lettre ה, Hé; et il part en guerre contre les cabalistes, qu'il accuse de s'amuser à des sornettes.

Je conseille, dit-il en marge, à tout homme de bon sens de ne pas employer des heures précieuses à la lecture des cabalistes, s'il ne veut perdre son temps. Et, il ajoute aussitôt : « Je parle par expérience ! »

Pour moi, plus expérimenté encore que lui en cette matière, — qu'il me permette de le lui dire, — je constate, qu'il a perdu effectivement des heures utiles dans la lecture des ouvrages cabalistiques (s'il les a jamais lus ou étudiés), puisqu'il n'y a absolument rien compris !

Cela ressort de ses controverses avec un homme, qui de l'avis de l'Europe entière est considéré comme le plus savant des hébraïsants actuels, je veux dire le Dr Otton, de Fribourg, doyen des philosophes, et avec moi-

même, controverses au cours desquelles il a fait preuve d'une ignorance de l'Ecriture-Sainte telle qu'il ne s'en est jamais révélée, de mémoire d'homme.

Prob. 223. — Mercennus qualifie Venetus de magicien : Il écrit, dans une note marginale : « Ce qu'on dit, ici, au sujet des esprits, est de la magie ou favorable à la magie ! »

Voilà, certes, une allégation imprudente. De plus, je le demande n'est-ce pas une véritable calomnie !

Et, ce débordement d'injures ne pourrait-il fournir aux hérétiques une belle occasion de partir en guerre contre les moines, alors qu'll leur est donné de voir un moine se répandre en injures contre un autre moine !

Penses-tu, Mercennus, que ce soit te conduire en vrai moine correct, que d'accabler d'insultes un de tes frères ? Ne prends-tu donc le nom de Minime que pour abaisser jusqu'à toi, sous le poids des outrages, les plus grands hommes de notre temps ? Respecte donc, je te prie, l'honneur des gens, la religion, ton propre nom ! Juge plus équitablement tes frères ! Marche sagement, saintement sur les traces du Christ, notre Sauveur, cela vaudra mieux. Médite sa vie et prends-là pour modèle ! En un mot, apprends à mieux connaître la pureté sainte de Georges Venetus ; et, soit en public, soit

dans le silence de ta cellule, juge plus respectueusement son caractère !

Certes, il m'est pénible, je suis même confus d'être obligé, contrairement à mon habitude, pour repousser des calomnies, pour réfuter des opinions erronées, je suis confus, dis-je, d'être contraint de me répandre en longues diatribes, qui renferment peu d'arguments, au lieu, d'écrire, comme je le pourrais, tant de choses que j'estime solides et très profitables.

Aussi, pour mettre fin à cette apologie, examinons et réfutons encore cette dernière erreur de Mercenus. Il prétend, à diverses reprises, que la Cabale n'a aucun sens ! Il déclare que vouloir retrouver dans les astres, comme elle le fait, les formes hiéroglyphiques des lettres hébraïques est une rêverie sans valeur puisque les corps célestes sont, assurément, antérieurs aux lettres, qu'ils possédaient leurs forces, leurs influences propres avant que les caractères ne fussent inventés.

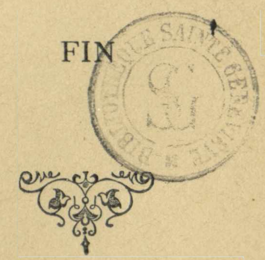
Et il se figure, par ce raisonnement, avoir détruit de fond en comble les bases mêmes de la Cabale.

Le seul exposé de cette opinion en démontre le ridicule! De ce que les astres ont été créés avant les lettres, s'en suit-il, nécessairement, que celles-ci n'aient pu être établies d'après la forme des dits astres !

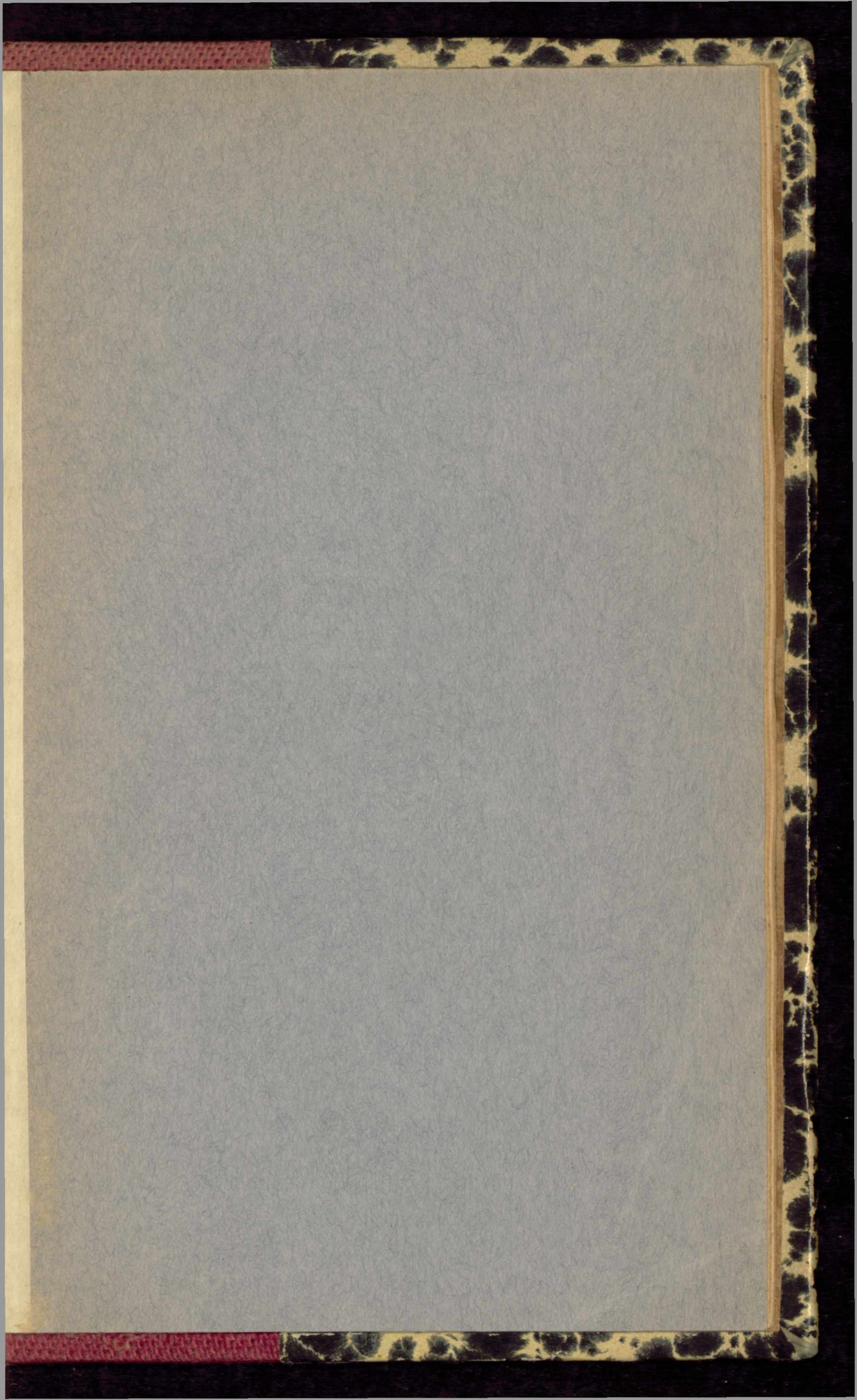
Aucun homme sensé n'oserait le soutenir! Mais puisque Mercennus n'a compris aucun des mystères hébraïques, ni cabalistiques dont il parle à propos des propositions de Venetus, ainsi que dans son propre commentaire de la Genèse, si Dieu nous en accorde le temps et les forces, nous examinerons longuement plus tard, les autres innombrables erreurs commises par lui.

En attendant, qu'ils nous laissent en paix, lui et tous ceux qui s'acharnent contre la science cabalistique. Qu'ils nous laissent en repos, dis-je, et qu'ils tâchent de revenir à une mentalité plus saine! Mais, ce que je souhaite par dessus tout c'est qu'ils soient heureux, qu'ils jouissent de la lumière pour l'éternité ceux qui ont perçu la lumière au travers de la tradition: ceux-là approuveront et confirmeront mon jugement sur la Cabale.

FIN



Le Mans. — Imp. de la Revue *Psyché*. — x-1911.




CVI·LVMEN·
EI·ET·AMOR

